PRINCIPES
DE
STRATÉGIE,

DÉVELOPPÉS PAR L'HISTOIRE

DE LA

CAMPAGNE DE 1796 EN ALLEMAGNE.

Avec cartes et plans.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

UN OFFICIER AUTRICHIEN.

Tome I.



VIENNE.
IMPRIMÉ CHEZ ANTOINE STRAUSS.
1818.





DÉDIÉ

A SON ALTESSE IMPÉRIALE,

MONSEIGNEUR

L'ARCHIDUC

CHARLES D'AUTRICHE.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Lorsque j'entrepris de traduire cet ouvrage, je ne pensai qu'à rendre service à quelques amis, qui ne possèdent pas assez la langue allemande pour le lire avec facilité. Je ne consultai peut-être pas assez mes moyens; mais, comptant sur leur indulgence, je n'envisageai que l'intérêt qu'ils attachoient à méditer les conceptions d'un grand-homme.

Il ne m'appartient pas de faire l'éloge d'un livre, que la postérité jugera et saura apprécier. Il me semble que, jusqu'à présent, il est unique dans son genre. Depuis César, peu de généraux se sont occupés d'écrire l'histoire de leurs campagnes; aucun n'en a fait un ouvrage didactique.

Pour écrire dans ce sens, il faut s'élever à une grande hauteur, user envers soi-mê-

me d'une sévérité impartiale, et déroger, pour ainsi dire, à sa propre gloire, quand il s'agit de rendre hommage à la vérité, ou d'appuyer ses leçons. Il faut de plus avoir rendu de grands services à la patrie; il faut avoir joué un grand rôle dans l'histoire de son tems, avoir acquis une grande expérience pour se livrer ainsi au jugement des contemporains, en puisant dans sa propre conduite des modèles à suivre, ou des exemples à éviter.

L'auteur a rempli toutes ces conditions. Il plane sur le théâtre de la guerre en froid observateur; il contemple d'un oeil exercé les événemens qui ont illustré cette terre classique; il en recherche les causes, en développe les conséquences, et trace d'une main sûre les principes de cette science nouvelle, qui fait, que la guerre n'est plus un métier. Il déclare, qu'il écrit sans autre prétention que celle d'être utile. Puissé-je me prévaloir d'un si noble dessein! il excuseroit ma hardiesse et désarmeroit la critique. —

Un ouvrage pareil n'a pu manquer d'exciter la curiosité de l'étranger ; partout on l'a demandé, partout on a regretté qu'il ne fut pas connu dans toutes les langues. On a essayé quelques traductions, aucune jusqu'à présent n'a vu le jour. Il faut être littérateur et soldat pour en donner une parfaite ; il faut s'identifier avec les pensées de l'auteur, et savoir les transporter dans un autre idiome avec toute la clarté et la simplicité qui caractérisent sa diction.

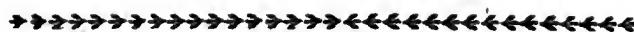
Je suis loin d'avoir ces avantages. La langue françoise m'est étrangère ; je n'en ai jamais étudié les principes. Mais j'ai eu le bonheur de suivre le héros de l'Autriche dans ses campagnes ; j'ai été témoin des faits qu'il rapporte ; j'ai vu l'enchaînement des circonstances conjurées contre nous, et l'essor de son génie, quand l'honneur de nos armes et le salut de la partie se rallioient sous son égide. Il me permet encore de l'approcher dans sa retraite, et de rectifier sous ses yeux la minute de mon travail.

Voilà les titres qui m'encouragent à rendre publique cette traduction. Elle n'aura que le mérite d'une fidélité scrupuleuse, et si je me suis permis de corriger quelques petites erreurs qui se sont glissées dans la première rédaction, c'est parce que l'auteur lui-même les avoit apperçues et notées.

Quant à la pureté et à l'élégance du style, je m'abandonne à l'équité de mes lecteurs; ils me feront grâce des germanismes, qui sans doute fourmillent dans cet ouvrage, et peut-être me sauront-ils gré d'avoir fourni le premier jet à une plume plus exercée.

Pour suppléer à l'intelligence des plans, on a eu soin d'en traduire l'explication et les renvois; et de les ajouter à la fin du II et III volume.

Vienne le 1 Mai 1817.



AVANT-PROPOS.

L'ouvrage qu'on présente au public, est écrit sans autre prétention que celle d'être utile.

L'auteur ayant consacré son repos à la méditation des grands événemens qui se sont passés sous ses yeux, a cru que ses réflexions pourroient contribuer à former des officiers, qui mériteroient bien de la patrie, et c'est à eux qu'il adresse le fruit de ses loisirs.

Un grand homme de guerre est une des plus belles conceptions de l'entendement humain. Réunissant l'instruction à l'expérience, la prudence à la valeur; le salut ou la perte de l'état est entre ses mains, et sa pensée embrasse le sort des nations. Précipité par les événemens; environné d'objets qui troublent les sens et frap

pent l'imagination; seul avec son courage et la fermeté de son ame, il prononce souvent d'un mot l'arrêt des générations; et ce mot doit être dicté par une série de combinaisons, qui dans l'ordre ordinaire n'est que le produit d'un jugement calme et d'une profonde méditation.

Tout exploit militaire demande un certain laps de tems, qu'il est impossible d'abréger; mais quand l'occasion, qui fait naître l'entreprise, ne se montre que lorsqu'il faut agir, et quand cette occasion passe comme un éclair, c'est alors que la même intelligence doit saisir d'un coup d'oeil l'ensemble des circonstances, calculer les suites de ses déterminations, choisir de toutes les chances la meilleure, et disposer à la fois de tous les moyens qui peuvent en assurer le succès.

Ces qualités distinguent le guerrier, qui par une étude consommée s'est nourri des principes de la guerre, et qui par l'expérience s'est familiarisé avec l'art difficile de les appli-

quer à propos. Lui seul, éclairé par les faits, est en droit de porter un jugement décisif.

Puissent tous ceux qui aspirent un jour à commander des armées, apprendre toute l'étendue des devoirs qu'ils s'imposent! puissent-ils redoubler d'ardeur pour fournir dignement une si vaste carrière! Vivement animés du désir de mériter la reconnoissance nationale, d'obtenir l'estime de leurs contemporains, de vivre dans la postérité, de se préparer enfin cette satisfaction intérieure, qui seule surpasse toutes les recompenses; ils sentiront, qu'un grand but ne peut être rempli que par de grands efforts, et les difficultés ne les rebuteront point.

L'application et l'expérience forment les grands capitaines; mais la vie de l'homme est de trop courte durée pour acquérir cette expérience à l'école de ses propres actions; et quel est le général qui ose se flatter d'une pratique suffisante dans la science du commandement, lorsqu'il est appelé pour la première fois à cette

tâche difficile? Ce n'est qu'en puisant dans les sources étrangères, en étudiant l'histoire des grands hommes, en comparant leurs hauts faits avec les résultats qui les ont illustrés, qu'on peut s'enrichir de vastes connoissances; et à quel dégré de perfection n'arrivera pas l'homme laborieux qui poursuit le chemin de la gloire, en partant du point où ses dévanciers s'arrêtèrent? —

L'adage si rebattu de nos jours, qu'il faut être né grand capitaine et que l'étude ne supplée pas à ce don de la nature, est un de ces argumens captieux, dont la présomption, l'incapacité et la paresse cherchent à couvrir l'ignorance.

La nature donne le génie; l'étude achève le grand homme.

Le génie est une disposition sublime qui attend son développement des circonstances. Il peut franchir quelque fois la marche méthodique des études, dévancer l'expérience et

deviner comme par instinct les résultats, sans s'arrêter aux principes qui sommeillent en lui, et se débrouillent peu-à-peu dans son ame; mais plus souvent encore, seul et sans guide, il divague dans des espaces inconnus, et se perd dans des erreurs dangereuses. Si son vol le porte à l'immortalité, c'est bien plus alors l'effet d'un hasard heureux que celui de sa propre grandeur. Il faut donc, que le génie soit dirigé dans sa marche; cultivé, épuré dans sa fécondité; dompté même dans son enthousiasme, soit par l'effet d'un hasard heureux, soit par la force des circonstances, et par la nécessité d'en saisir les rapports; soit enfin par la réflexion ou par l'expérience.

Quoique cette faculté céleste, qu'on appelle le génie, soit le type des grands hommes de guerre, l'histoire nous fournit des exemples, où l'on voit, que l'effervescence de l'inspiration a dû céder aux conceptions mesurées

d'un talent moins éclatant, mais accompagné de fermeté et d'une froide persévérance.

Le premier volume de cet ouvrage comprend les élémens de la science militaire nommée Stratégie, pour la distinguer de la Tactique, ou de l'art de la guerre. L'auteur a ajouté à cet essai l'application des principes de la Stratégie sur un théâtre supposé. Le deuxième et troisième volume, servent à développer ces mêmes principes par l'histoire de la campagne mémorable de 1796. en Allemagne.

TABLE DES MATIÈRES,

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Elémens de la science militaire.

SECONDE PARTIE.

Application des principes de la science militaire sur un théâtre de guerre supposé.

PRINCIPES
DE STRATÉGIE
APPLIQUÉS
SUR UN THÉATRE DE GUERRE SUPPOSÉ.





PREMIÈRE PARTIE.

ÉLÉMENS DE LA SCIENCE MILITAIRE.

CHAPITRE I.

EXPLICATION DE LA STRATÉGIE.

On appelle *Stratégie* la science de la guerre : elle trace le plan, embrasse l'ensemble, et détermine la marche des opérations militaires. C'est particulièrement la science des généraux en chef.

L'art de la guerre se nomme *Tactique* : cet art enseigne la méthode d'exécuter des projets stratégiques, il est inhérent au commandement. Tout officier qui se trouve à la tête d'une troupe, doit en savoir pratiquer les principes.

La Stratégie détermine les points essentiels, dont il faut être le maître pour arriver au but qu'on se propose, et elle désigne les lignes pour établir les communications. De tels points liés entre-eux lorsqu'ils doivent être assurés et main-

tenus, constituent dans la guerre défensive *la ligne de défense;* tandis que dans la guerre offensive, ils forment *la base d'opération.* S'il s'agit d'atteindre ces points, et de s'en emparer, ils deviennent *des objets d'opération*, et les lignes qui y conduisent se nomment *lignes d'opération.*

Une armée qui se borne à défendre les points stratégiques qu'elle occupe, et dont les mouvements ne vont pas au-delà, se renferme dans la plus stricte *défensive.* Dès qu'elle part de cette base pour se porter au-dehors afin de gagner d'autres points stratégiques, elle prend l'offensive.

Tout projet stratégique doit pouvoir être exécuté par les moyens de la Tactique; c'est celle-ci qui enseigne la distribution, et l'emplacement des troupes dans les positions stratégiques, et qui guide leurs mouvemens pour arriver à l'objet de l'opération. Ainsi la Tactique est subordonnée à la Stratégie, quoique leurs rapports soient des plus intimes.

Des fautes en tactique peuvent entrainer la perte de points et de lignes stratégiques, tandis que les meilleures mesures de tactique, lorsqu'elles sont employées sur des lieux, ou dans une direction que la Stratégie reprouve, ne produisent ordinairement que des avantages

peu solides. Mais s'il arrive que la Stratégie se trouve en opposition avec la tactique, c'est-à-dire, que les considérations qui naissent de la première, ne s'accordent pas avec les avantages que la dernière semble indiquer, la règle générale porte que les considérations stratégiques méritent la préférence, parce que les points, et les lignes désignés par cette science, sont invariables et dépendent des localités qui constituent le théâtre de la guerre, tandis que le tacticien trouve dans son art des ressources pour suppléer par des manoeuvres, par des postes renforcés, par des ruses de guerre etc... aux défauts d'une position désavantageuse.

CHAPITRE II.

PRINCIPES DE STRATÉGIE.

Les resultats des événemens militaires sont d'une telle importance, que le premier devoir d'un général en chef doit être de réunir tous les moyens qui peuvent préparer le succès de ses entreprises. Il est donc absolument nécessaire que l'armée soit en possession des contrées dont elle tire ses ressources, ainsi que des chemins qui facilitent leur transport.

Ce principe fait la base des combinaisons stratégiques, et l'on ne doit jamais s'en écarter.

Toute force motrice est en raison de la distance du but où elle tend; ainsi le point qu'occupe une armée n'est utile qu'autant que l'ennemi ne peut l'éviter et en atteindre un autre sans être prévenu, ou bien, sans être arrêté dans sa marche, coupé dans ses communications, inquiété sur ses flancs, et sur ses derrières etc.... En consequence on doit avoir soin de couvrir par ses positions, aussi bien que par ses mouvemens, la clef du pays qu'il importe de conserver, la base des opérations qu'on se propose, la libre communication avec les magasins qui seront établis sur cette base, et enfin la ligne d'opération qu'on aura choisie, pour arriver à son objet stratégique.

Supposons une armée occupant la position *a (fig. I.)* vis à vis de l'ennemi en *b*; cette armée protégera toute l'étendue du pays, qui se trouve en arrière d'une ligne *c d*, laquelle passant par *a* traverse sur ce point la perpendiculaire *a b* qui sépare les deux armées. Nous voyons que les lignes d'opération que l'ennemi pourroit suivre pour arriver sur *c* ou sur *d* ou sur un autre point collatéral, formant les hypothénuses de deux triangles rectangles, seroient nécessairement plus longues que les distances que l'armée auroit à parcourir pour le prévenir.

L'armée *a (fig. II.)* ne protégera pas moins le terrain situé en arrière d'une ligne *e f* laquelle, en coupant perpendiculairement par le milieu la distance qui sépare les deux armées, donne à toutes deux la faculté de se rencontrer à mi-chemin.

Si l'ennemi en partant de *b (fig. III.)* doit indispensablement diriger sa retraite par le même point, alors la position d'une armée sur la tangente du cercle dont *b* est le centre, et *a b* le rayon, protégera toute l'étendue du pays situé extérieurement du même cercle, parceque chaque objet d'une opération ennemie hors de cette circonférence étant plus éloigné de *b* que de *a*, ou que *a* ne l'est de *b*, l'armée aura dans la première hypothèse, ou le tems de prévenir son ennemi, en se portant sur *x* avant lui, ou celui d'intercepter ses communications, et de lui couper la retraite en marchant sur *b* dans le cas qu'il dirigeât son opération en dehors des triangles équilatéraux *d a b*, et *b a c*, pour gagner l'objet *z* que l'armée ne pourroit atteindre en même tems.

S'il s'agit de couvrir le point *a* contre les entreprises d'un ennemi en *b (fig. IV.)* l'armée qui le protége ne pourra s'éloigner hors du cercle *ced* dont le rayon est *ab* sans compromettre la sûreté de ce poste, parce que l'enne-

mi s'y porteroit avant qu'elle eût le tems de courir à sa défense.

Une armée *(fig. V.)* qui de *a* oseroit s'avancer par *c*, jusqu'à *f*, tandis que l'ennemi se tiendroit en *b*, exposeroit et le point *a*, et la partie *ga* de sa ligne d'opération, parce que $fg = gb$ et que *b* est plus près de *ga* que *f*.

Avant de continuer le mouvement de *a* par *c* sur *f* il faut donc *(fig. VI.)* éloigner l'ennemi d'autant, que l'ayant forcé de retrograder jusqu'à *x*, le point *a* et toute la ligne d'opération *fa* se trouvent hors de contact avec une perpendiculaire *mn* portée du centre *m* de la ligne *fx* vers la ligne d'opération *fa*. Considérant que le triangle *fnx* est équilatéral et $fn = nx$, il s'ensuit qu'un ennemi voulant profiter du mouvement de l'armée pour menacer ses communications, auroit plus de chemin à faire que l'armée pour revenir sur ses pas, et que cette dernière auroit encore la facilité de le prévenir.

En général la sûreté du point *a*, ainsi que celle de la ligne d'opération *fa*, exigent que l'ennemi ne puisse rien entreprendre sur le flanc de cette ligne; à cet effet, il doit être tenu à telle distance hors du cercle, dont *a* est le centre, et *af* le rayon *(fig. VII.)* que toutes les perpendiculaires *mn* qui partent du point cen-

tral entre l'objet d'opération *f* et la position reculée de l'ennemi en *x* ne puissent toucher la ligne *fa*.

Cependant comme le calcul du tems pour arriver à un but, ne comprend pas seulement l'échelle des distances, mais encore la considération des obstacles qui peuvent entraver le mouvement; il est possible, qu'un empêchement local ou artificiel, tel qu'un passage impraticable, une rivière *p*, des forteresses *r*, *q*, etc. (*fig. VIII.*) qui couvrent le flanc de la ligne d'opération, rendent l'éloignement de l'ennemi moins nécessaire, mais ce ne sera qu'autant que de telles difficultés pourront compenser les dangers d'une distance trop rapprochée.

Ces observations préliminaires servent à donner une idée des mesures de sûreté, que la prudence commande pour préparer les événemens de la guerre, tant en établissant la base, qu'en traçant la ligne d'opération, et les communications. Mais ces mesures une fois prises, il n'y a plus rien qui doive arrêter le général en chef d'agir avec la plus grande vigueur, lorsque la confiance en ses moyens le porte à la guerre offensive; ou de défendre ses positions avec une opiniâtreté inébranlable quand les circonstances le reduisent à cette

extrêmité. L'un et l'autre lui deviendroient impossibles, s'il avoit négligé l'observation de ces principes.

Le plus grand avantage qu'un général puisse obtenir, c'est de forcer son adversaire à dévier des règles de la Stratégie sans s'en écarter lui-même. La supériorité qu'il aura su se procurer en agissant d'après ces maximes, sur un ennemi qui ne les observe pas, est telle, qu'elle pourra difficilement lui être ravie, même par des efforts et des sacrifices extraordinaires.

Le théâtre de la guerre nous présente les points et les lignes propres à développer les principes de la Stratégie. La science des opérations et des positions défensives nous enseignera la méthode d'en faire l'application.

CHAPITRE III.

DES POINTS STRATÉGIQUES.

Les points stratégiques sont ceux qui influent essentiellement sur les événemens de la guerre par des avantages décisifs attachés à leur occupation. Ces avantages ne deviennent marquans que lorsqu'un tel point couvre la communication qui mene jusqu'à lui, lorsqu'il est probable qu'on pourra le soutenir; lorsque l'ennemi n'ose le dépasser impunément; et enfin

lorsqu'il ouvre les chemins dans plusieurs directions.

Les mêmes points sont stratégiques dans la guerre offensive, comme dans la défensive; parce que dans la première il s'agit de les atteindre, et dans la seconde de les conserver.

La disposition physique et géographique du théâtre de la guerre, désigne les points stratégiques. On en trouvera très-peu dans les vastes plaines accessibles partout, et ouvertes à des invasions passagères; mais on en rencontrera d'autant plus dans les pays médiocrément montueux, boisés, traversés de chemins, de fossés, de canaux, et de rivières.

Comme dans les hautes montagnes les communications sont plus difficiles et moins nombreuses, les points stratégiques y sont aussi plus rares. Ils se trouvent ordinairement où ces communications se croisent; où elles se réunissent après avoir suivi long-tems des directions à peu près paralelles dans des vallées creusées par la chûte des eaux; à la convergence des routes, là, où des chemins de traverse, ou des ponts lient les communications latérales; au confluent des rivières navigables, etc... Les provinces cultivées et peuplées en offrent toujours un plus grand nombre, parce que l'industrie et le commerce multiplient les commu-

nications; et s'il arrive que des étendues considérables de pays en sont quelquefois dépourvues, les points stratégiques abondent souvent dans des contrées moins étendues, et les rendent particulièrement favorables à la guerre défensive. Ce n'est pas que ces points remplissent toujours les conditions que la tactique prescrit dans le choix des positions; il seroit difficile de trouver ces dernières dans des lieux que la jonction des vallées, où le confluent des eaux fait supposer être des bas fonds, et l'art de la guerre leur prodigueroit envain ses ressources. Une position prise en avant, en arrière, sur un flanc, sur une élévation dominante, concilie les règles de l'art avec les indications de la science, et le point stratégique sera fortement protégé par une position que l'ennemi n'osera dépasser. C'est au tacticien à choisir la plus avantageuse.

Si cependant la nature du terrain rendoit une telle position impossible, et si le tems et les moyens ne permettoient pas d'avoir recours à la fortification permanente, et à l'aide du défilement, le point stratégique ne devroit être considéré que comme un rendez-vous pour suppléer par des manoeuvres à la défectuosité du poste.

Dans la guerre offensive les points stratégi-

ques se divisent en trois espèces différentes; les uns forment par leur liaison la base des opérations; les autres qu'on nomme objets d'opération, dépendent du but qu'on se propose; les troisièmes ne sont que des points intermédiaires.

Dans la guerre défensive, les mêmes points se développent en raison inverse de cette destination; les premiers couvrent la clef, et défendent l'entrée des provinces exposées; les seconds servent à arrêter les progrès de l'ennemi, en menaçant ses communications, ou en lui faisant une résistance ouverte; les troisièmes tendent au même but que dans la guerre offensive.

Chaque État renferme des points capitaux qui soutiennent son existence politique: ils sont ordinairement placés ou au centre des principales communications, ou bien là où des ponts assurés joignent les rives d'un grand fleuve, ou enfin près des trajets artificiels qui assujettissent les obstacles de la nature. Le nombre de ces points n'est pas considérable, mais un seul est souvent d'une telle importance, qu'il décide du sort d'un pays, de quelque côté qu'il soit menacé.

Les autres que nous appellons *objets d'opération* sont plus fréquens en raison de la

variété de ces opérations, et des motifs qui les guident. Leur nombre s'accroit en proportion du plus ou moins d'importance du but où l'on tend, comme, par exemple, d'envahir ou de défendre une portion de terrain, de faire une simple démonstration, de gagner du tems, d'occuper une position avantageuse, d'atteindre un tel point pour pousser ses opérations etc... Les points stratégiques intermédiaires abrègent les distances et assurent la possession du pays que l'armée laisse en arrière. Ils servent à multiplier les communications, et facilitent les moyens de poursuivre l'opération principale, ou de prendre une nouvelle direction quand des événemens imprévus empêchent de suivre la première.

Une armée qui se trouve dans le cas de suspendre la marche de ses opérations, ne doit s'arrêter que sur des points stratégiques. L'importance de ces points est la même dans la défensive, comme dans l'offensive; la supériorité de l'ennemi et le développement de ses forces indiquent ceux qu'il importe de défendre, mais toute l'attention, et toutes les combinaisons du général en chef doivent sans cesse se porter vers le point capital. C'est sur lui qu'il doit diriger sa retraite, et concentrer ses moyens de défense, sans se laisser séduire par les ap-

rences frivoles d'un succès éphémère, à disséminer ses dernières ressources.

Tout État guidé par un système militaire devroit poser pour maxime fondamentale, de travailler pendant la paix à fortifier et à entretenir des points d'une si haute importance stratégique, afin de pouvoir les soutenir long-tems avec des forces inférieures, et d'en imposer à l'ennemi qui oseroit en méditer la conquête. Les points du second ordre ne sont à considérer que sous les rapports qui les lient aux premiers : on les occupe, on les défend, selon que leur perte influe sur le sort des autres, et suivant l'état des forces qu'on peut employer à leur conservation.

Un ennemi qui engage l'offensive sans y être porté par une grande supériorité de forces, ne peut-être mieux contenu que par des positions stratégiques, moyennant lesquelles on le menace d'une offensive réciproque ; mais ce n'est qu'en lui donnant des inquiétudes essentielles sur sa propre sûreté, et en usant de tous les artifices pour lui en dérober la confiance, qu'on réussira à paralyser ses progrès, et à modérer son impétuosité.

S'il devenoit impossible de disputer avec une grande probabilité de succès, les points sur lesquels l'ennemi débutera avec des forces

supérieures, la prudence commande de se replier sur une autre position stratégique, plutôt que de s'exposer à une défaite.

La coincidence seule des communications ne suffit pas pour qu'un point soit réputé stratégique; nous répétons qu'il doit couvrir celle qui mene vers lui. Il est donc essentiel qu'il se trouve sur une ligne stratégique. Or les points et les lignes que nous désignons par cette dénomination, sont inséparables: un point cesse d'être un objet d'opération quand on ne peut y parvenir en état de combattre, et une ligne ne peut être utile si elle ne conduit à un but.

CHAPITRE IV.

DES LIGNES STRATÉGIQUES.

De toutes les lignes intermédiaires entre deux points stratégiques, celles qui offrent le plus d'avantages pour l'établissement des communications, se nomment lignes stratégiques.

Nous entendons par ces avantages:

1° Que les communications soient assurées, couvertes par des positions stratégiques, et protégées par les mouvemens de l'armée, qui ne s'écartera pas de la ligne stratégique;

2° qu'elles soient des plus courtes, non-seulement en raison de leur réctitude géométrique,

mais encore de l'emploi du tems compassé selon les difficultés du terrain, et l'aptitude des chemins ;

3° qu'elles soient praticables pour toute arme, train, charriage d'objets destinés à l'entreprise qu'on médite.

Le calcul du tems se compose encore de différentes autres données topographiques, comme, par exemple, de savoir si le terrain permet de marcher en files, ou par sections; d'accélérer le mouvement en formant plusieurs colonnes, ou de se borner à une seule; si le cours d'une rivière navigable se prête au transport de munitions, et de vivres, etc. etc.

On doit se faire une loi, d'après l'importance des lignes stratégiques, de ne jamais s'en éloigner à une distance, ou dans une direction qui pourroit les exposer, même quand la tactique sembleroit devoir retirer les plus grands avantages de cet abandon momentané.

La ligne qu'une armée suit pour arriver à l'objet de son opération, se nomme exclusivement *ligne d'opération* pour la distinguer des communications latérales qui, quoique dirigées vers le même objet, ne remplissent pas les mêmes conditions, et ne sont que des lignes coopérantes.

A la rigueur nous ne connoissons qu'une seule ligne d'opération, parce qu'une seule est la plus avantageuse, mais on peut trouver utile de se porter sur plusieurs, pour agir d'une manière concentrée vers le même objet, surtout, quand au début des opérations, les forces se trouvent reparties sur différens points de la base.

Cette méthode facilite la marche des opérations, mais elle ne donne pas la même sûreté, à moins que par une grande supériorité de forces, chaque colonne isolée ne puisse se mesurer avec l'ennemi qu'elle rencontreroit en masse ; ou que pendant leur approche progressive, les colonnes ne soient à portée de se soutenir mutuellement, ou que l'ennemi ne soit dans l'impuissance totale de rien entreprendre avant qu'elles aient pu se concentrer sur l'objet de leurs opérations. Hors ce cas il est à redouter que l'ennemi ne se jette entre les colonnes, et ne les batte en détail.

Des lignes d'opération simultanément parallèles ou divergentes, dirigées sur des objets différens, sont encore plus dangereuses en ce que les colonnes qui suivent les premières ne peuvent se secourir sans dévier de leurs buts, et qu'en suivant les autres elles perdent la faculté de se rejoindre à mesure qu'elles avancent.

Les guerres d'invasion, et la certitude de n'éprouver aucune résistance, peuvent seules les rendre admissibles.

Ces observations tiennent à la nature des choses, et nous ramenent au principe fondamental de réunir les forces, là où elles doivent agir.

La même maxime se développe en examinant l'emploi des lignes d'opération lors d'une retraite : leur but, soit dans l'attaque, soit dans la défense, est toujours d'allier l'objet à la base, ou le point où l'on est à celui que l'on veut occuper.

CHAPITRE V.

DE LA BASE D'OPÉRATION.

Une rangée de plusieurs points stratégiques étroitement liés entre-eux, sur lesquels tout l'attirail de la guerre, et les subsistances de l'armée sont entassés pour en être tirés dans le besoin, constitue ce qu'on appelle une base d'opération. Cette définition prouve la nécessité absolue de ne jamais hasarder des positions ou des mouvemens qui pourroient compromettre la sûreté de cette base, et de ses communications.

Il est utile que la base soit composée de plusieurs points, parce qu'il est aussi difficile

que périlleux d'accumuler sur un seul toutes les provisions de l'armée, et parce qu'en disposant ses moyens dans plusieurs lieux, et sur plusieurs chemins, on gagne une plus grande latitude dans les manoeuvres et dans le choix des lignes d'opération, tant en avant qu'en arrière.

Il existe cependant des cas où le terrain circonscrit la base des opérations sur un seul point, et n'admet qu'une seule ligne d'opération et de communication; mais ces cas sont rares: ils entravent la faculté de manoeuvrer et ne permettent que des opérations courtes et vigoureuses.

Les points qui composent la base doivent être liés par des communications praticables, et leur sûreté demande qu'ils soient couverts par une bonne ligne de défense, ou situés sur cette même ligne. Dans le dernier de ces cas la ligne de défense se trouvera transformée en base d'opération. Il sera plus avantageux encore que ces points soient fortifiés et susceptibles d'être abandonnés pour un certain tems à leur propre défense, sans que la perte des magasins puisse s'ensuivre, et sans que l'armée soit obligée de s'affoiblir par des détachemens destinés à protéger les subsistances. Il est impossible qu'un général en chef agisse avec la même vigueur, quand la crainte de dégarnir ses points

de ressource entrave ses mouvemens, que lorsque, indépendant de cette gêne, et tranquille sur la garde de ses dépôts, il ose se livrer tout entier à la poursuite d'une entreprise décisive.

Une base d'opération parallèle à celle de l'ennemi est d'autant plus sûre que tous les points qui la composent sont également à couvert de ses insultes. De même aussi les opérations qui conduisent perpendiculairement de la base à la position ennemie, sont les moins dangereuses, en ce qu'elles ne cessent de couvrir la base quelle qu'en soit leur distance. Mais les plus exposées sont celles qui partent d'une extrémité de la base, ou du point le plus éloigné de la position ennemie, parce qu'elles compromettent la sûreté des flancs, des communications et des lignes de retraite.

Une armée dont la base d'opération est plus étendue que celle de son adversaire, sera moins exposée sur ses flancs et sur ses derrières. Elle aura une plus grande marge dans ses manoeuvres, et une supériorité décidée sur l'ennemi, dont les mouvemens seront plus limités.

Celui qui parviendra à s'établir plus près de la base ennemie, que son adversaire ne le sera de la base opposée, menacera plus efficacement ses flancs, et ses communications, et

pourra sans s'aventurer, lui porter des coups plus sensibles; tandis que l'autre aura une plus grande distance à traverser avant de pouvoir donner le change au premier.

L'influence que l'armée exerce sur les contrées environnantes, varie en proportion des mouvemens de la ligne d'opération. Elle délaissera les unes, elle protégera les autres selon que son activité se portera sur des objets nouveaux. De telles mutations en nécessitent d'autres dans la base des opérations, et dans les communications. Les points qui composent une base sont d'une telle importance stratégique, que leur possession est inséparable du succès et de la sûreté des grandes opérations de la guerre; ou bien leur utilité ne se renferme que dans les bornes d'une opération partielle: les premiers, et nous comprenons dans ce nombre les points capitaux qui défendent les clefs du pays, ne doivent jamais être laissés à découvert, et leurs communications avec l'armée ne doivent de même jamais être interrompues; à moins que par une prépondérance manifeste, ou conquise, l'armée n'ait réduit l'ennemi à une totale impuissance, ou que ces points ne se trouvent dans un état de défense capable de résister à toute insulte. Ceux sur lesquels l'armée doit nécessairement, en cas de revers, diriger

sa retraite, sont assujettis aux mêmes considérations.

Quant aux points stratégiques du second ordre, qui ne servent qu'à multiplier les communications de l'armée avec la base de ses opérations, leur importance n'est pas telle que d'après les circonstances qui accompagnent la marche des opérations, l'on ne puisse se retrancher sur les plus nécessaires, en observant toutefois que le resserrement de la base, et la diminution des communications gêne la faculté de manoeuvrer, et présente souvent des chances incertaines; mais cet inconvénient peut devenir funeste, lorsqu'il s'agit de changer la direction de l'opération principale, et dans ce cas, il est préférable de former une nouvelle base d'opération dans le pays dépendant de l'armée; bien entendu que la nouvelle base protége avec la même efficacité les points capitaux de la base primitive. Si cependant la nature du terrain, ne permettoit pas une telle mutation, la prudence exigeroit de renoncer à une opération dont les suites seroient incalculables.

L'étendue de la base doit être proportionnée à la longueur de la ligne d'opération; c'est à dire qu'en prolongeant cette ligne on ait la certitude de pouvoir éloigner tellement l'ennemi de ses flancs, que les extrémités de la base,

en s'élargissant dans la même proportion, ne puissent-être entamées.

L'application de cette maxime, quoique dépendante de la disposition du théâtre de la guerre nous entraine à d'autres considérations. Si la situation géographique du pays ne met pas d'obstacle à l'extension de la base, il est à présumer, qu'en s'élargissant à mesure que la ligne d'opération se prolonge, elle gagnera une telle étendue que sa défense absorbera les forces actives de l'armée, lui ravira le tems utile à ses opérations, et lui enlevera les moyens d'exécuter son plan de campagne.

Si, au contraire, le terrain se refuse à son extension, les lignes de communication qui partent des extrémités de la base pour se joindre dans la position d'une armée avancée sur le prolongement de sa ligne d'opération, formeront un angle tellement aigu, que l'armée presque réduite à une seule communication risquera de la voir interceptée, et sera paralysée dans ses mouvemens par la crainte de l'exposer, ainsi que sa base, aux entreprises de l'ennemi. C'est encore ici le cas où l'établissement d'une nouvelle base parera à tous ces inconvéniens. On la formera à mesure qu'on avancera; on profitera des avantages du terrain, pour appuyer ses ailes, et pour lier ses communications; on

en préparera de nouvelles pour arriver à l'objet de l'opération, et on désignera les points stratégiques pour couvrir les avenues de l'ancienne base, garantir ses communications, et servir de pivot au mouvement général, si les circonstances exigeoient un changement dans la direction des opérations.

En posant pour principe que la nouvelle base doit couvrir l'ancienne, nous entendons qu'elle soit également protégée par les positions et les mouvemens de l'armée qui entrera avec elle dans des rapports absolument semblables à ceux qu'elle a observés avec la base primitive.

Si l'ennemi dirige sa retraite dans le prolongement de la ligne d'opération de son adversaire, ou parallèlement avec elle, rien n'empêche ce dernier de multiplier successivement les bases d'opération dans une direction conforme; parce que les mêmes distances séparant parallèlement les deux armées, le pays qui se trouve en arrière de leurs positions, sera couvert dans la même proportion.

Mais si la retraite de l'ennemi se portoit vers un flanc, il faudroit ou donner une autre direction à la ligne d'opération de l'armée, ce qui entraineroit une mutation de la base pour ne pas exposer la partie contiguë au mouvement ennemi; ou choisir une autre ligne d'opération;

ou enfin forcer l'ennemi à changer sa ligne de retraite en le poussant avec vigueur, sans lui laisser le tems de se recueillir.

Une grande Puissance devroit préparer pendant la paix son système d'attaque et de défense. Elle doit tout à la fois, reconnoître l'importance des points stratégiques qui garnissent ses frontières, pour fixer sur eux la base de ses opérations, ou sa ligne de défense; en avoir assuré les extrémités et le centre par des forteresses capables d'une forte résistance; et quand des événemens heureux conduisent les armées au-dehors, avoir le même soin de fortifier les points stratégiques qui doivent servir de base à leurs opérations ultérieures, ou qui doivent protéger leur retraite. Si l'on néglige ces mesures, de cruels revers succéderont bientôt à des succès momentanés; l'épuisement suivra de près les plus grands efforts, et une décomposition presque totale achevera les malheurs de l'armée, et amenera enfin la ruine de l'État.

CHAPITRE VI.

DES OPÉRATIONS.

Toute opération repose sur une base, se dirige sur un objet, et se meut sur des lignes qui réunissent la base à l'objet.

Une opération embrasse ou le plan général d'une guerre, ou se réduit à celui d'une campagne, ou enfin ne tend qu'à occuper un point stratégique, et à saisir les avantages qui en dépendent.

Le choix du point sur lequel on dirige une opération, n'est pas arbitraire, parce qu'il ne peut tomber que sur celui dont le résultat est décisif.

La disposition de la base est subordonnée au but qui détermine l'objet de l'opération, ainsi qu'à la localité du théâtre de la guerre. Le choix de la ligne d'opération et celui du point de départ pour ouvrir la campagne, ne dépendent pas uniquement des propriétés naturelles du terrain, mais encore d'une multitude de rapports, et de considérations étrangères, comme par exemple : de la position de l'ennemi ; — de la proximité des lieux d'où l'on attend des renforts ; — de la possibilité de protéger une plus grande étendue de pays ; des avantages du terrain, relativement à la composition des troupes, et à la nature des armes dans lesquelles on est supérieur ; — de l'importance que l'ennemi semble attacher à une ligne plutôt qu'à une autre ; — de l'état de défense des points qui la composent etc. Ce n'est qu'après avoir pesé toutes ces circonstances, et la probabilité

des événemens, ainsi que la diversité de leurs suites, qu'on peut fixer son choix avec confiance.

La complication de mouvemens hétérogènes fondés sur la coincidence problématique de combinaisons éloignées, est encore plus nuisible en Stratégie qu'en tactique; les lignes sont plus grandes, le calcul du tems est plus difficile, l'exécution est sujette à plus d'inconvéniens, et le succès de ces opérations dépendant d'un hazard heureux, n'est jamais si conséquent que lorsqu'on se porte avec ses forces réunies sur le point décisif.

Quand une supériorité manifeste autorise l'offensive, la meilleure opération est celle qui mene directement à l'objet par la voie la plus courte. On obtient par là le double avantage d'accabler plus promptement l'ennemi, en détruisant ses moyens de défense, et de l'empêcher de résister ailleurs. Mais quand on manque de forces suffisantes pour agir avec autant de hardiesse, et qu'on n'ose se flatter d'enlever de vive force les positions stratégiques de son adversaire, on doit avoir recours aux manoeuvres. Il n'y en a qu'une capable de déposter l'ennemi d'un point stratégique: c'est ou de menacer sa ligne d'opération et ses communications, ou de gagner avant lui, le point

sur lequel il doit nécesairement diriger sa retraite, et qu'il lui importe de couvrir.

Cette manoeuvre par laquelle on déviera de la ligne perpendiculaire d'opération pour tourner un flanc de la position ennemie, ne peut-être exécutée avec sûreté que lorsqu'elle nous donne la faculté de gagner une autre ligne stratégique pour nous ménager une retraite; ou quand la ligne que nous cessons de suivre présente de telles difficultés à l'ennemi, qu'il ne puisse s'en servir à notre détriment, avant que par la manoeuvre nous n'ayons réussi à le déloger de sa position.

Dans cette dernière hypothèse nous observerons encore que pour ne pas s'exposer à des chances incertaines, il est important de calculer la mesure des obstacles que l'ennemi rencontrera sur la ligne que nous abandonnons et le tems, qu'il lui faudra pour les vaincre.

Les démonstrations qui accompagnent ordinairement de tels mouvemens, la célérité, la prudence, le secret qui en préparent le succès, la manière enfin de les exécuter sont du ressort de la tactique.

Le cas n'est pas rare, même dans la guerre offensive, où différentes considérations engagent une armée à quitter sa première ligne d'opération pour se porter sur une autre plus con-

forme aux circonstances ; comme par exemple : des obstacles imprévus, et difficiles à surmonter, une opération inattendue et contraire de l'armée ennemie, le dessein de prêter la main à des secours conséquens etc. etc. Si le tems ne presse pas, il sera prudent de remettre cette mutation au moment, où l'armée touchera à une ligne stratégique qui joint transversalement celle qu'elle a suivie avec la nouvelle qu'elle veut prendre ; mais si le changement est urgent, il faut le faire avec une telle célérité, et les mesures doivent être si bien prises, qu'en abandonnant sa première ligne d'opération, on ait la certitude de pouvoir gagner la seconde sans courir le risque de livrer à l'ennemi sa ligne de retraite. Cette observation est tellement importante qu'on n'ose jamais la perdre de vue toutes les fois qu'il s'agit de passer d'un point, ou d'une ligne stratégique à d'autres.

La Stratégie exige une grande rapidité de mouvement, parce que les succès qu'on peut avoir de prime-abord sur un ennemi aguerri, ne deviennent essentiels que par leurs suites, et par leurs résultats. L'avantage d'une seule marche gagnée sur l'ennemi peut-être décisif, quand on poursuit cet avantage avec chaleur ; mais il ne sera que précaire, si l'adversaire plus actif et plus habile à manoeuvrer parvient à le

reprendre. De même aussi l'essai de tourner l'ennemi ne remplira que foiblement son but, si on lui laisse le tems de changer de position, et de manoeuvrer.

Les moyens d'empêcher d'être tourné dépendent principalement d'une prompte résolution, et d'une grande célérité dans l'exécution. La Stratégie en offre plusieurs selon la diversité des circonstances, et la mesure des forces disponibles, comme : de prévenir l'ennemi par une marche rapide sur le point qu'il veut atteindre ; de l'attaquer avant que son mouvement soit achevé ; de se porter avec audace sur ses communications sans exposer celles de l'armée, etc... Il est vrai que le succès de ces moyens présuppose un faux calcul dans les opérations de l'ennemi, mais le cas n'est point extraordinaire, où, par des ruses sagement conduites ; par des démonstrations ; par de fausses nouvelles ; par la destruction des chemins et des ponts ; quelquefois même, par le sacrifice d'un détachement, on ne parvienne à arrêter sa marche, à lui donner des inquiétudes ; à l'induire en erreur, et à faire enfin échouer ses projets.

En dernière analyse on fera mieux de retrograder jusques dans une position défensive, sur un point stratégique, plutôt que de se laisser tourner impunément.

CHAPITRE VII.

DES POSITIONS DÉFENSIVES.

Les points stratégiques ont un avantage particulier dans la guerre de défense; c'est de pouvoir résister aux attaques combinées de forces supérieures, parceque ces points, ouvrant les voies à l'armée qui les occupe, lui donnent les moyens de se jetter sur une des colonnes ennemies avant que les autres soient à portée de concourir à une attaque générale, et qu'elles puissent par là s'établir solidement sur un tel point; si même elles avoient réussi à y parvenir. Le but de la défensive étant d'arrêter les progrès de l'ennemi et de paralyser ses mouvemens, il est essentiel de gagner et d'occuper les postes, sans lesquels il lui seroit impossible de pousser en avant; et comme il importe à l'ennemi de diriger sa ligne d'opération sur ces points là il s'ensuit communément que cette même ligne devient ligne de retraite pour l'armée opposée.

Quand le système de défense repose sur des points stratégiques fortifiés, on jette des garnisons dans ces places et on établit des reserves derrière les plus foibles ou dans une position centrale propre à les secourir également. A mesure que les projets de l'ennemi se développent

on s'attache à couvrir les plus exposées, et si après avoir préparé tous ses moyens de défense, il reste encore des forces disponibles, on les place de manière à menacer les flancs et le dos de l'ennemi, en cas que désespérant de son succès sur un tel point, il voulût se porter sur un autre.

Lorsque les mouvemens défensifs ne sont pas soutenus par des places de guerre, il ne reste d'autre ressource que de prendre position sur un point de la ligne capitale, qui décide du sort de la guerre en couvrant la clef du pays; mais cette défensive ne peut être que précaire, puisqu'elle dépend ordinairement du sort d'une bataille qui, probablement, se décidera en faveur de l'agresseur auquel nous supposons des forces supérieures.

Quand plusieurs lignes offensives sont à la disposition de l'ennemi, la meilleure position défensive se trouve ordinairement au point de leur convergence, ou sur une communication transversale; ces dernières sur-tout sont utiles par la facilité qu'elles donnent de se porter sur d'autres points stratégiques suivant les mouvemens de l'ennemi, et de protéger une plus grande étendue de pays; au lieu qu'en se trouvant à la hauteur de son point de début, on risque d'être dérouté par de simples démonstra-

tions et de prendre le change sur ses véritables projets, tandis que les premiers mouvemens de l'ennemi le porteront sur les flancs de l'armée et menaceront sa ligne de retraite.

Cependant afin de couvrir une ligne stratégique, il n'est pas toujours absolument nécessaire de prendre position sur elle : les cas ne sont pas rares, où l'on trouvera plus utile de dévier de cette ligne et de s'établir sur son flanc. Ces cas méritent une considération particulière.

Les positions de flanc dans la guerre défensive ne peuvent avoir d'autre but que d'arrêter les progrès de l'ennemi, en menaçant ses communications, et de le forcer à suspendre son opération afin de lever avant-tout les obstacles qu'on lui prépare. Ces positions doivent être prises de manière qu'un ennemi qui ôseroit s'aventurer à les dépasser, exposeroit ses communications avant de pouvoir arriver à l'objet de son opération ; ou bien cet objet doit être susceptible d'une assez longue résistance pour que l'ennemi ne puisse le prendre d'emblée avant que l'armée ait eu le tems d'agir sur ses communications. Mais pour qu'une position dans le flanc de l'ennemi réponde à cette fin, il est essentiel qu'elle soit forte selon les règles de la Tactique ; que l'art supplée aux imper-

fections du terrain et que les forces respectives soient bien calculées. Sans ces précautions, un ennemi supérieur forceroit la position ou poursuivroit son opération principale, en masquant ses mouvemens par des démonstrations simulées.

Nous observerons encore, que la communication avec la base d'opération et avec les points capitaux qui garantissent la possession du pays, doit être soigneusement conservée, afin que, si l'ennemi réussissoit à enlever la position, l'armée puisse se replier sur eux sans être prévenue dans sa marche rétrograde.

Il est moins difficile de suivre les conditions attachées à cette manoeuvre défensive, lorsqu'on se trouve dans un pays couvert et entouré de plusieurs points stratégiques, dont un seul n'en décide pas exclusivement la conquête, ou lorsque la base des opérations de l'armée n'étant pas inhérente à la ligne de défense, on a la faculté de diversifier la première sans exposer la seconde; car l'armée pouvant alors diriger sa retraite sur différens points, la perte d'un seul lui sera moins funeste.

C'est alors qu'une position dans le flanc de l'ennemi qu'on a eu l'adresse de dérober à sa vigilance, l'étonne, le force à de nouvelles dispositions, remplit le premier but de la dé-

fensive qui est de gagner du tems, et devient plus utile qu'une position en ligne parallèle. Mais nous le répétons, cette manoeuvre demande une grande circonspection, un coup d'oeil exercé, et une juste combinaison.

CHAPITRE VIII.

PROPRIÉTÉS DE LA STRATÉGIE.

Les plans stratégiques décident du succès d'une opération, d'une campagne, et souvent de la guerre. Ce sont eux qui fixent le moment du combat, qui l'amènent dans les plus favorables conjonctures, qui désignent les résultats de la victoire et qui assignent des bornes aux revers. Il est possible que des fautes de Tactique les dérangent, et quelquefois les déjouent; mais plus souvent encore les dispositions stratégiques réparent les funestes effets de ces fautes.

La Tactique fait gagner les batailles que la Stratégie ordonne. Il est rare qu'il en résulte un avantage plus que momentané, quand le moment et le lieu du combat ne sont pas le produit d'un calcul stratégique. Voilà pourquoi des campagnes très actives et très fécondes en événemens, sous des Capitaines moins stratégistes que tacticiens, en finissant le plus souvent par un épuisement réciproque, n'ont pro-

duit ni des catastrophes aussi frappantes et aussi décisives, ni des résultats qui conduisissent aussi rapidement au but de la guerre, que ces opérations éclatantes guidées par un génie stratégique qui embrasse d'un coup d'oeil le vaste théâtre de la guerre; frappe sur les lignes d'opération de son adversaire; découvre les foiblesses de sa base et de ses appuis; paralyse ses opérations, et souvent dans un seul combat déterminé par les principes de la Stratégie et exécuté selon les règles de la Tactique, anéantit ses dernières ressources. Il existe cependant des cas où la Tactique produit des avantages stratégiques qu'on n'avoit pas prémédités, par exemple: quand en exécutant de vive force l'enlèvement d'un poste, on découvre inopinément le moyen de gagner la ligne de retraite de l'ennemi, etc. etc. Dans ces cas les règles de la Tactique doivent être compassées d'après les considérations prépondérantes de la Stratégie.

Si donc le point d'attaque qui donneroit l'espoir de couper la retraite à l'ennemi, n'étoit pas même le plus favorable sous le rapport de la Tactique, il faudroit cependant le préférer à tout autre, pourvu que le premier but stratégique, qui étoit l'enlèvement du poste, ne soit pas compromis, et qu'on puisse acquérir la probabilité de conquérir un second avan-

tage stratégique sans échouer dans l'entreprise principale.

La prépondérance que donne l'usage des lignes stratégiques sur un adversaire qui les néglige ou qui en est déposté, dure aussi longtems qu'on peut les poursuivre.

Un général qui auroit gagné une seule marche sur son ennemi, conservera cette prépondérance tant que des obstacles majeurs, tels qu'un grand fleuve, des chemins rompus, des montagnes impraticables, des places fortes, etc.: ne l'arrêteront pas assez de tems pour donner à l'ennemi celui de recouvrer la marche perdue et de ressaisir par un détour les avantages de la ligne stratégique. Jamais l'ascendant de la Stratégie ne parut dans un plus grand jour et n'eut des suites plus marquantes qu'à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle.

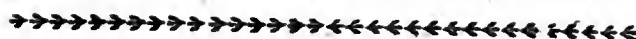
La révolution françoise opéra des changemens dans le système de la guerre, qui donnèrent aux grandes masses une mobilité inconnue jusqu'alors. La facilité de regagner des pertes stratégiques diminua sensiblement; l'offensive prit une supériorité manifeste sur la défensive, et la Tactique fut plus que jamais subordonnée à la Stratégie. Voilà pourquoi des campagnes de peu de semaines offrirent des ré-

sultats extraordinaires; et des points fortifiés, mais qui n'étoient pas stratégiques, devinrent inutiles; tandis que d'autres désignés par cette science, résistèrent aux plus grands efforts.

Les principes de la Stratégie embrassent le système général de la guerre; ainsi toute mesure étrangère à ces principes seroit inconséquente, fausse et pernicieuse. C'est donc sur eux que chaque État doit baser son système particulier d'attaque et de défense. Mais une soudaine volonté ne suffit pas pour produire des avantages stratégiques, et il faut travailler de longue main pour activer ces ressorts, dont dépendent la gloire et la sûreté nationale. Celui que l'État aura nommé le dépositaire de sa puissance, doit être mis en possession de tous les moyens qui peuvent préparer, au sein de la paix, les événemens heureux de la guerre. L'organisation de l'armée, l'ordonnance des troupes, la fortification des places de guerre, ne sont pas les seuls objets de ses profondes combinaisons; tout ce qui tend à former l'ensemble d'un système stratégique: communications, routes, canaux, dépôts, magasins, etc. doit être subordonné aux mêmes vues et dirigé par les mêmes principes. Tout gouvernement qui néglige cette maxime, compromet la sûreté de l'État.

Si la France, déchirée dans son intérieur

et sans armées, résista vers la fin du dix-huitième siècle à l'Europe entière, c'est que depuis Louis XIII on travailla sans cesse à organiser stratégiquement la défense de ses frontières. Basée sur ce système, elle porta ses armes victorieuses dans toutes les parties du continent qui n'avoient pas le même avantage, et souvent le succès d'une seule opération stratégique abima les armées de ses ennemis et suffit pour lui livrer leurs provinces.



SECONDE PARTIE.

APPLICATION DES PRINCIPES DE LA SCIENCE MILITAIRE SUR UN THÉATRE DE GUERRE SUPPOSÉ.



CHAPITRE I.

TABLEAU GÉNÉRAL DU THÉATRE DE LA GUERRE.

Autant les principes de la Stratégie sont simples en apparence, autant leur application est une étude nouvelle et difficile; vu qu'il est impossible d'établir des règles générales pour une infinité de cas qui ne se ressemblent pas.

La Stratégie développe ce qui caractérise les points décisifs du théâtre de la guerre, et enseigne les moyens de les conquérir ou de les défendre. L'analogie des exemples peut seule guider notre discernement dans la connoissance de ces points ainsi que dans l'application de ces moyens, sans cependant jamais nous écarter des maximes de la guerre, quelles que puissent être les chances des événemens et la diversité des circonstances.

Nous nous transporterons à cet effet sur le théâtre des dernières guerres en Allemagne, comme sur un des plus connus dans l'histoire de nos tems; et nous choisirons de préférence l'étendue des pays situés entre le Rhin, le Mein, l'Eger, l'Elbe, la Moldau, l'Enns, les montagnes septentrionales de Salzburg et du Tirol, et le lac de Constance.

Pour simplifier les objets et en faciliter l'analyse, nous voulons:

1. Que la Suisse et le Tirol soient réputés neutres.

2. Que Cassel vis-à-vis de Mayence, Kehl, Prague et Thérésienstadt, soient les seuls points fortifiés de notre théâtre supposé.

3. Que les seules armées belligérantes soient celles, dont l'une aura le Rhin, et l'autre l'Enns et la Moldau pour base de leurs opérations.

Les ramifications des montagnes en dessinant les différentes formes du terrain, en même tems qu'elles déterminent la chûte des eaux, désignent les points stratégiques et leurs diverses communications. Il est donc important d'examiner avant-tout le théâtre de la guerre sous ses rapports stratégiques.

C'est dans le pays des Grisons que s'élèvent les sommets des montagnes qui traversent l'Europe et en partagent les eaux. Nous voyons cette

chaîne se prolonger vers le Nord en laissant le Rhin sur la gauche, s'étendre ensuite vers l'Ouest, former une digue entre le lac de Constance, le Rhin et le Danube, tourner les sources de ce fleuve, s'élever au Nord-Est dans le pays de Bareuth, et enfin tracer au Sud-Est la démarcation entre la Bohème, la Bavière et l'Autriche. Ces sommités séparent les sources du Rhin, du Danube et de la Moldau qui naissent dans leurs flancs, et toutes les eaux qui se jètent dans ces trois rivières.

Le Rhin a trois sources: le Rhin-Antérieur jaillit des rochers du Crispalt et du mont St. Gothard; le Rhin-du-Milieu et le Rhin-Postérieur s'échappent des glaciers du Lukmann et du Rhinwald situés sur la pente septentrionale du Vogelberg. Après la réunion de ces trois courans, le Rhin traverse les Grisons, sépare le Vorarlberg de la Suisse, tombe dans le lac de Constance près de Rhinek, passe par celui de Zell et prend sa direction vers le couchant entre des parois de rochers qui bordent son lit depuis Schafhausen jusqu'à Basle. C'est ici qu'il tourne vers le Nord et baigne les pieds des hauteurs qui longent sa rive droite jusqu'à Schliengen. Dès-lors la vallée du Rhin commence à s'ouvrir et gagne en quelques endroits une largeur de cinq à six lieues. Les eaux de ce fleuve

sont tranquilles et couvertes de plusieurs îles boisées qui facilitent son passage, particulièrement de la rive gauche sur la droite. Les points les plus avantageux à ces passages sont Huningue, Brisac, Strasbourg, Seltz, Lauterbourg, Germersheim, Spire, Mannheim, Worms et Mayence. Nous n'en citerons pas quelques autres qui se trouvent entre Strasbourg et Spire, leurs débouchés étant les mêmes. Les plateaux élevés qui séparent le Rhin du Danube, sont moins entre-coupés et deviennent plus rians à mesure qu'ils s'inclinent vers le lac de Constance. Tout le pays jusqu'à l'Aach est ouvert, médiocrement montueux et très peuplé, ce qui en multiplie beaucoup les communications.

L'Aach est une petite rivière qui prend sa source près de la Ville du même nom, et se rend par une profonde vallée dans le lac. C'est-là que commencent à s'élever les sombres montagnes de la forêt noire, d'où découlent les sources de *la Voutach* et de *la Visse*, qui creusent des fonds escarpés et se précipitent en torrens vers Waldshut et Basle.

Plus loin nous voyons sortir des mêmes flancs *le Nécre* et *le Mein*, qui de Rothweil et de Bareuth versent leurs eaux dans le Rhin; *le Kocher* et *la Jaxt* qui grossissent le Nécre;

la Tauber et *la Regnitz* qui tombent dans le Mein.

Une branche secondaire de cette chaîne de montagnes, se détache dans les environs de Villingen, suit le cours septentrional du Rhin, laisse Pforzheim sur sa droite et descend vers le Nécre. Une autre branche sépare le Nécre du Mein.

Les pentes occidentales de ces montagnes forment la vallée du Rhin; leur descente est roide, le pays est sauvage et fournit peu de communications, les chemins tracés dans les écartemens des hauteurs n'ayant aucune liaison entre-eux. Lés montagnes s'abaissent sensiblement depuis Pforzheim jusqu'au Nécre et les communications deviennent plus fréquentes; mais elles continuent d'être rares entre le Nécre et le Mein, parce que la côte à l'Ouest est plus escarpée.

De toutes les rivières qui coulent dans le Rhin, *le Mein* est la plus considérable. Il part de deux sources, dont la première tire son origine des montagnes du Fichtel près de Neubau, et se joint sous le nom de *Mein-Blanc*, dans les environs de Culmbach au *Mein-Rouge* qui naît à Lindenhart au dessus de Creussen.

De Steinhausen le Mein réuni coule par de

longs détours vers Mayence et forme presque par-tout des défilés, quoiqu'il ne traverse des montagnes que dans le pays de Bareuth, et que toute l'étendue de Bamberg à Wurzburg ne soit composée que de larges plateaux qui favorisent les communications.

Les hauteurs qui s'élèvent entre Wurzburg et Aschaffenburg, se perdent dans la plaine après avoir dépassé la dernière de ces villes.

Le Mein reçoit les eaux de *la Regnitz*, de *la Tauber* et de *la Saal*. Les premières dérivent de la chaîne principale des sommités qui traversent le théâtre de la guerre; les autres jaillissent des forêts de la Thuringe.

La Regnitz se forme du confluent des deux Rezat et se nomme *Rednitz* jusqu'à Furth, où après s'être réunie à la Pegnitz, elle prend le nom de *Regnitz*, et se rend au dessous de Bamberg dans le Mein. Elle coule dans une large vallée entourée de collines et ne présente aucun défilé considérable.

Entre les rivières qui se déchargent dans la Regnitz, nous distinguons sur sa rive gauche: *l'Aisch*, qui venant de Windsheim serpente dans de basses prairies jusqu'à Hochstädt et poursuit paisiblement son cours vers Schlammersdorf, lieu de son embouchure: *l'Eberach-Supérieure* qui prend sa source à Gräven-Neu-

sess, et joint la Regnitz près de Rittersdorf; *l'Eberach-Inférieure* qui découle sous les ruines du vieux château de Tollberg, reçoit à Burg-Eberach *l'Eberach-du-Milieu*, et tombe dans la Regnitz à Pettstadt. Le terrain que ces rivières arrosent, est accessible par-tout; sa culture et ses nombreuses habitations en facilitent tous les passages. Nous voyons sur la rive gauche *la Wisent* et *la Pegnitz*, dont l'une descend des hauteurs de Hollfeld et débouche sur Forchheim par des fentes de rochers impraticables; l'autre prend son origine à Lindenhart près de la source du Mein-Rouge, ramesse les eaux de plusieurs ruisseaux et devient assez considérable. La vallée de la Pegnitz est très étroite, bordée en plusieurs endroits de côtes escarpées et ne s'élargit qu'en approchant de Nuremberg où les hauteurs se perdent dans une plaine sablonneuse.

En remontant vers sa source au-delà de Hohenstadt le pays est très élevé, sauvage et sillonné par des défilés sans nombre, qui rendent les communications de plus en plus difficiles.

La Tauber venant des environs de Michelbach, se rend dans le Mein près de Wertheim; son lit resserré par des pentes de rochers ne se prête qu'à très peu de passages.

La Saal présente les mêmes difficultés jusqu'à son embouchure près de Gemunden.

Le Nécre, dont la grandeur des eaux approche de celles du Mein, naît dans les landes marécageuses de Schwening aux environs de Villingen, coule vers le Nord jusqu'à Nécre-Elz, tourne subitement à l'Ouest, débouche par Heidelberg dans la vallée du Rhin, et tombe dans ce fleuve près de Mannheim. Encaissé dans un lit très profond jusque vers Rothenburg, il s'ouvre un passage à travers les montagnes entre Heilbronn et Heidelberg, et forme un défilé continuel, qui cependant n'est pas dépourvu de communications, le pays étant très cultivé particulièrement entre Tubingen et Heilbronn.

La même chaîne de montagnes qui sépare le Rhin du Danube, donne encore naissance à d'autres rivières qui suivent la pente du Nécre et versent leurs eaux dans les siennes. Nous remarquons: *la Lauter* qui découle des montagnes de l'Alb et se dégorge à Wendlingen.

La Fils qui prend sa source sur les hauteurs de Wiesensteig et tombe à Blochingen dans le Nécre. Sa vallée ouvre une des principales communications avec le bassin du Danube.

La Rems qui part d'Essingen et se rend par Gmund et Schorndorf à Nécre-Rems.

Le Kocher et *la Jaxt* qui, découlant des

environs d'Aalen et de Lauchheim, se dirigent d'abord vers le nord, refoulent ensuite vers l'Ouest et se jettent dans le Necre près de Kochendorff et Jaxtfeld. Tous ces courans roulent leurs eaux dans des vallées profondes entourées de falaises. La plupart des chemins suivent ces mêmes défilés et n'offrent que peu de communications transversales qui sont d'un accès difficile. *L'Enz, la Nagold* et *la Wurm* jaillissent des rochers de Wildbad, d'Urnagold et d'Emmingen, prennent leur cours vers le Nord, se réunissent à Pforzheim, et gagnent ensuite le Necre à Bessigheim. Peu de passages traversent les rives agrestes de ces ruisseaux. Ce n'est qu'après leur réunion, que la vallée de l'Enz commence à devenir plus riante, et que plusieurs communications unissent les bords de cette rivière.

Les eaux qui suivent la pente occidentale de la branche de montagnes, connue sous le nom de la forêt noire, n'ont pas une aussi grande importance stratégique; vû que découlant des mêmes sommités elles creusent des routes à peu près parallèles et débouchent toutes dans la vallée du Rhin, tandisque les chemins encaissés dans les mêmes défilés, n'ont de communication intermédiaire qu'après avoir franchi les montagnes. Les plus

remarquables de ces rivières sont : *La Murg* qui prend sa source sur le Knibiss, se dirige sur Gernsbach et Rastadt, et tombe dans le Rhin à Rhinau.

La Rench qui d'Oppenau et Oberkirch se rend à Renchen et à Helmelingen.

La Kinzig qui des hauteurs de Freudenstadt débouche par Schiltach, Haslach, Offenburg vers Kehl, reçoit les eaux de la *Schutter*, et s'épanche avec elles dans le Rhin.

L'Elz qui vient de Triberg, passe par Elzach, Waldkirch, Emmendingen, et gagne le Rhin à Niederhausen.

Enfin *la Treisam* qui nait près de Friburg et se confond avec l'Elz à Riegel.

Les vallées de la Murg et de la Rench sont difficiles à passer. La meilleure communication se trouve dans la vallée de la Kinzig, qui est moins resserrée et dont les pentes adoucies ne ferment pas l'entrée à quelques chemins de traverse qui descendent des montagnes. Le val d'Enfer ouvre au Sud une seule communication qui de plus est assez pénible. Le Rhin fait la base occidentale du théâtre de la guerre. *Le Danube* le coupe par le milieu.

Les sources du Danube naissent dans la forêt noire et forment deux petits courans, dont l'un nommé *Breg* s'échappe de Furthwang près

de la chapelle St. Martin et serpente par Vehrenbach et Wolterding, tandis que l'autre connu sous le nom de *Brig* découle des hauteurs de St. George et suit la pente de Vilingen. Tous deux se réunissent à Doneschingen, où ils prennent le nom de *Danube.* Nous voyons ce fleuve se diriger au Nord-Est jusqu' à Ratisbonne et décliner ensuite vers le Sud.

Le Danube devient navigable à Ulm, et forme dès ce point un défilé d'autant plus considérable, que la masse de ses eaux, comprimée dans un seul canal, ne se divise pas en plusieurs bras, et que très-peu d'isles interrompent son cours. La même raison fait, qu'en partant d'Ulm les passages de ce fleuve deviennent plus difficiles, au lieu qu'en remontant vers sa source ils ne méritent aucune attention. Nous observons cependant que les montagnes de l'Alb rendent la rive gauche moins accessible, tandis qu'une suite de collines cotoyent la rive droite et se confondent peu à peu avec la plaine qui s'étend vers le Lech. Ulm même qui est un des principaux points de passage, est adossé à une pente escarpée des montagnes de l'Alb qui s'éloignent ici du Danube et ouvrent les avenues de la rive gauche jusqu'au confluent de *la Wernitz* petite rivière emboitée dans des montagnes du second ordre.

Plusieurs passages entretiennent dans cette étendue la communication des deux rives. Les plus remarquables sont à Leipheim, à Gunzburg, à Lauingen, Dillingen et à Donawerth; mais le trajet est plus facile de la rive gauche à la droite, la première dominant presque partout la seconde.

Depuis Donawerth, de douces pentes accompagnent le Danube sur sa gauche jusques vis-à-vis de Neuburg, et se perdent insensiblement dans les plaines d'Ingolstadt et de Pforing cernées par les hauteurs qui renferment les vallées étroites de *l'Altmühl*, de *la Laber*, de *la Naab* et de *la Regen*. La rive droite est platte et en partie marécageuse jusqu'au confluent de *l'Abens*, où s'élève un pays fourré et montueux, dont la pente rocailleuse touche le Danube, particulièrement entre Lengfeld et Abach, et se prolonge vers Ratisbonne.

Les meilleurs passages après Donawerth se trouvent à Neuburg, à Ingolstadt, Vohburg, Neustadt, Kehlheim et à Ratisbonne. Celui de Kehlheim est cependant moins avantageux que les autres, parceque les bords escarpés du Danube rendent l'accès de cette ville difficile et n'en favorisent pas le débouché. Ingolstadt mérite une considération particulière; c'est une ancienne forteresse démantelée avec une tête

de pont sur la rive droite du Danube. En relevant ces ouvrages on gagneroit en peu de tems une communication protégée par une double tête de pont. Si nous suivons le Danube jusqu'au confluent de l'Iser, nous découvrons un pays très-ouvert sur la droite et des pentes escarpées sur la gauche. Peu de communications joignent les deux rives.

Le pont de Straubing est le seul qui offre un passage utile, vû qu'il ouvre une des principales routes vers le Nord.

Un terrain coupé et montueux sépare les embouchures de l'Iser et de l'Inn. La ville de Passau, annonce au premier aspect, un point de passage important; mais elle perd infiniment de sa valeur stratégique quand on considère que cette ville n'a aucun débouché sur la rive gauche, qui puisse servir à une opération de guerre.

Depuis l'Inn jusqu'à l'Enns le lit du Danube, enfermé d'un côté par des massifs de montagnes, et de l'autre par des bords escarpés semble s'opposer au passage. Les mêmes obstacles se présenteroient à Linz et à Enns, si l'on vouloit entreprendre le trajet de vive force.

Les rivières qui versent leurs eaux dans le Danube peuvent être divisées en deux classes: les unes descendent du nord et tirent leur ori-

gine de la chaine principale des montagnes qui traverse le théâtre de la guerre. Les autres viennent du midi et découlent des sommets du Tirol, de Salzburg et du pays des Grisons.

Les premières sont moins considérables que les secondes. Nous nous arrêterons d'abord à ces dernières et ne ferons mention des autres qu'autant qu'elles entrent dans le cadre du tableau.

L'Enns forme à l'Est une partie de la base des opérations. Elle prend sa source dans les hautes montagnes au-dessus de Radstadt, et coule dans une profonde vallée bordée de rochers vers Irdning et Altenmark. Depuis Steier, ou l'Enns reçoit la rivière de ce nom, les montagnes s'abaissent sensiblement; mais des pentes escarpées accompagnent son cours tortueux jusques sous les murs de la ville d'Enns qui, penchée sur les hauteurs de la rive gauche, marque le lieu de son embouchure et domine une plaine basse et étroite sur la rive opposée.

Les bords de l'Enns offrent peu d'endroits favorables au passage de cette rivière. Sa vallée ouvre une communication avec la Stirie par Altenmark, Eisenerz et Leoben; une autre avec Salzburg par Lietzen et Lauffen, ou par Radstadt; un troisième chemin mene de Steier

par Windisch-Garsten, Spital sur le Piren, et Lietzen à Klagenfurth.

La Traun s'échappe des lacs d'Aussée et de Grundel renfermés dans la chaine des montagnes qui séparent la Stirie de l'Autriche supérieure; elle roule ses eaux dans le bassin du lac de Hallstadt, reçoit celles qui découlent du lac St. Wolfgang par le canal d'une petite rivière nommée *Ischel*, les transmet dans le lac de Traun, débouche à Gmunden, se joint à *l'Ager* et à *l'Alben*, et tombe enfin à Zizelau dans le Danube. Encaissée dans les montagnes et bordée de parois rocailleux la Traun n'est accessible au passage qu'en approchant de la plaine de Wels.

L'Inn découle du mont Maloïa dans le pays des Grisons. Dirigeant son cours au Nord-Est il traverse l'Engadin et le Tirol et descend des montagnes primitives dans les monts secondaires de la Bavière. Le trajet de l'Inn est partout difficile, et depuis son débouché du Tirol jusqu'aux confluens de l'Alza et de la Salza il ne devient praticable qu'à Rosenheim, à Wasserburg, Kraiburg, Muhldorff et à Oettingen.

L'Alza, s'écoule du lac de Chiemme, et gagne l'Inn près de Markel.

La Salza prend sa source à Ronach, entre dans la vallée de Mittersill, passe le col de

Werffen, se fait jour vers Salzburg et se jette à Winkelheim dans l'Inn. Son lit forme un défilé continuel.

La vallée de l'Inn s'élargit à Braunau; ses bords ne sont plus si escarpés; les hauteurs commencent à s'arrondir, et les éminences seules d'Obernberg sont encore remarquables sur sa rive droite; mais le torrent étant rapide et le volume de ses eaux n'étant plus retenu dans des bornes réglées, on ne passe la rivière qu'à Braunau, à Milham, Obernberg, Scharding et à Passau, où elle s'élance dans le Danube. Toute la partie supérieure du pays qui longe les frontières de Salzburg et du Tirol, entre l'Enns, la Traun et l'Inn, est très-élevée, souvent impraticable, et sans autres communications que les hautes vallées qui renferment le cours des eaux. De Salzburg et Rosenheim les montagnes s'affaissent sensiblement, et nous voyons des plateaux peuplés et cultivés s'incliner vers l'embouchure de la Salza et sur Mattighofen; mais les lits escarpés des torrens qui sillonnent les pentes des hauteurs et creusent les bassins de plusieurs lacs, rendent cette contrée peu propre à des opérations de guerre. La partie inférieure qui, de Steier, Lambach et Braunau, touche le Danube, a l'avantage de plusieurs chemins et présente moins de diffi-

cultés; quoique le pays soit fourré et coupé de ravins jusqu'à la grande plaine de Wels.

L'Iser descend des sommités de Hall dans le Tirol; entre en Bavière par le col de Scharnitz; se grossit de la *Loïtasch* à Wolfertshausen; passe sous les murs de Munic; reçoit à Mosburg les eaux de *l'Ammer;* tourne ensuite au Nord-Est et tombe enfin dans le Danube vis-à-vis de Dekendorff.

La vallée de l'Iser s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne des montagnes du Tirol, et forme en s'approchant de Munic l'entonnoir d'un vaste bassin de landes marécageuses qui s'étendent de l'Est à l'Ouest depuis Furstenfeld jusqu'à la forêt d'Anzing à une distance de 18 lieues, et sur un peu plus du Midi au Nord, depuis le taillis de Höfelding jusqu'à la ville de Freising. Les hauteurs qui embrassent cette plaine humide d'un côté entre le Lech et l'Ammer, de l'autre entre l'Iser et l'Inn; réunissant leurs branches aux environs de Landshut, accompagnent l'Iser jusqu'à Dingelfingen, et se perdent en pentes douces vers le Danube.

Nous voyons par cette description, que les bords de l'Iser ne sont point de nature à en favoriser le trajet.

Ce n'est pas que plusieurs routes n'entretiennent la liaison des deux rives par les

ponts de Munic, de Freising, Mosburg, Landshut, Werth, Dingelfingen, Landau et de Plattling; mais des marais ou des pentes escarpées arrêtent partout l'activité du passage, et gênent le développement des troupes.

Le pays situé entre l'Inn et l'Iser, au-dessous de Munic et de Wasserburg présente en général un terrain montueux, sauvage, traversé de forêts et de vallons marécageux et qui ne perd son âpreté qu'en s'approchant du Danube. Plusieurs ruisseaux ajoutent aux difficultés des communications, et particulièrement *la Roth* et *la Vils*, dont la première prend sa source à Bergkirchen, se joint près de Dietfurth à *la Bina*, passe par Eggenfeld et se rend dans l'Inn vis-à-vis de Scharding. L'autre sort des environs de Kochelheim, coule sur Vilsbiburg, reçoit *la Kolbach* près de Kriegsdorff, et tombe sous Vilshofen dans le Danube. Les lits fangeux de ces deux ruisseaux réunissent les inconvéniens de défilés plus considérables.

L'Isen prend sa source au-dessus du bourg du même nom; elle serpente par Dorfen et Ampfing, et se perd dans l'Inn à Neu-Oetting.

La plaine marécageuse qui longe la rive gauche de l'Iser depuis Munic jusqu'à Freising et que traverse la Wurm, s'étend jusqu'aux bords de *l'Ammer*. Cette rivière découle du pied des

montagnes du Tirol près de l'abbaye d'Ettal, prête son nom et ses eaux au lac *Ammer*, reçoit la Wurm près de Dachau, et gagne l'Iser à Mosburg.

La Wurm s'échappe d'un lac du même nom et traverse les marais de Dachau en suivant la pente de l'Ammer. Cette partie de la Bavière est trop imprégnée de marais, de lacs, et d'étangs, pour que les communications puissent y être aussi nombreuses que dans l'espace qui avoisine le Danube. Depuis Freising et Fridberg les hauteurs s'identifient de plus en plus avec la plaine et se perdent dans des plateaux boisés, coupés de ravins et de prés marécageux. Par une singularité remarquable toutes ces rivières depuis l'Enns prennent leurs cours au Nord-Est à mesure qu'elles dégorgent des hautes montagnes, tandis que le Lech s'élance en ligne perpendiculaire vers le Danube. Il s'ensuit, que le pays compris entre le Lech, l'Ammer et l'Iser forme un triangle dont le Danube est la base. Plusieurs ruisseaux arrosent cette contrée, parmi lesquels la *grande Laber*, *l'Abens*, *l'Ilm*, *la Paar* et *l'Acha* méritent une mention particulière, leurs bords marécageux pouvant arrêter la marche des opérations.

Le Lech jaillit du Hornspitz sur le Than-

berg et descend de la grande chaine de montagnes qui sépare le Vorarlberg du Tirol et partage les eaux, dont les unes se précipitent dans le Rhin et le lac de Constance; les autres dans le Danube. Le Lech quitte le Tirol entre Pinswang et Fussen au-dessous de Reuti. Des bords escarpés renferment son lit jusqu'à Landsberg et n'admettent d'autres passages qu'à Fussen, Schongau et Landsberg. En partant de cet endroit la vallée du Lech s'ouvre considérablement, les montagnes s'abaissent, et des pentes douces accompagnent de loin, souvent à une distance de 3 lieues, la rivière qui baigne les murs d'Augsbourg, reçoit les eaux de *la Wertach* et s'épanche dans la plaine jusqu'au lieu de son embouchure près de Rain.

Depuis Landsberg le Lech est guéable en beaucoup d'endroits; des prés boisés garnissent ses bords, et les ponts d'Augsburg et de Rain entretiennent la communication des deux rives.

Nous ne nous arrêterons pas aux petites rivières qui se rendent dans le Danube entre le Lech et l'Iller, telles que *la Wertach, la Schmutter, la Zusam, la Mindel, la Kamlach, la Guns*, etc. elles traversent un pays très-frequenté et leurs bords unis sont accessibles partout.

L'Iller prend son origine aux pieds du Durren et Ekberg dans le Vorarlberg. Elle sort des hautes montagnes aux environs d'Immenstadt, passe près de Kempten et débouche vis-à-vis d'Ulm dans le Danube. Quoique le volume de ses eaux la mette au second rang des rivières qui arrosent cette partie de l'Allemagne; la quantité des routes et des ponts qui s'y trouvent fait disparoître toutes les difficultés de son passage, ses bords surtout n'étant point escarpés. En remontant de l'Iller vers les sources du Danube nous voyons s'élever en pente douce des plateaux cultivés avec soin, et l'abondance des communications y prouver l'industrie d'une population nombreuse.

La Riess, *la Schussen* et *l'Ostrach* sont les seuls ruisseaux qui, dans cette contrée, forment des défilés remarquables; l'Ostrach surtout serpente dans des marais et n'a que très-peu de passages.

Entre les eaux qui découlent de la chaine principale des montagnes sur la rive gauche du Danube et qui se rendent dans ce fleuve nous distinguons particulièrement:

La Blau, ruisseau peu considérable par le volume de ses eaux; mais encaissé dans des fentes de rochers. Il a sa source à Schelkingen et se précipite dans le Danube près d'Ulm.

La Brenz, petite rivière qui depuis son origine à Königsbrunn coule dans une vallée profonde jusqu'à Giengen et termine son cours aux environs de Gundelfingen.

La Wernitz qui reçoit à Heroldingen les eaux marécageuses de *l'Eger bourbeuse* et s'enfonce dans les défilés de Harburg, dont elle ne sort que pour se jetter dans le Danube à Donawerth.

L'Altmuhl qui sort de Hornau village du pays de Bareuth, baigne les murs d'Eichstaedt, et joint le Danube à Kelheim. Son lit étroit, bordé de rochers et entouré de hauteurs rocailleuses se prête à très-peu de passages. Les meilleurs sont à Eichstaedt, à Kunting et à Beilengries.

La Laber noire, qui jaillit d'un village du même nom, et se jette dans le Danube près de Bruk.

La Naab, petite rivière formée de trois ruisseaux, dont l'un nommé *la Naab des bois* descend du mont tête de boeuf dans les montagnes du Fichtel; le second *la Naab de Bohême* a sa source aux environs de la petite ville de Bernau et se confond avec le premier près de Neuhaus; un troisième qu'on appelle *la Naab des bruyères*, se compose de plusieurs veines d'eau qui s'échappent des montagnes du

Fichtel, arrose la bruyère connue sous le nom de Nasse-Heide, et se réunit à la Naab des bois près de Vildenau. Après avoir mêlé ses eaux avec *la Pfreimd* et *la Schwarzach*, la Naab dirige son cours sur Schwandorff et sur Burg-Lengenfeld, reçoit *la Vils* près de Kalmünz et tombe à Orth dans le Danube.

Un seul courant réunit les sources de *la Vils* au-dessus de Vilsek, passe près d'Amberg et ramasse à Schmidtmuhl *la Lauter* qui descend des hauteurs de Castell.

Toutes ces eaux roulent dans de profondes vallées entourées de rochers et sillonnent un pays élevé, aride, pierreux, et n'ayant que des communications aussi rares que pénibles. La même série de montagnes qui donne naissance aux torrens que nous venons de citer, forme dans le pays de Bareuth de grands massifs connus sous le nom de montagnes du Fichtel, se courbe ensuite vers le Sud-Est, trace la démarcation entre la Bavière et la Bohême sous le nom de Böhmerwald (forêt de Bohême); tourne à l'Est en s'approchant du Danube, et sépare la Bohême de l'Autriche. D'épaisses forêts couvrent la surface de ces montagnes, et les chemins difficiles qui les traversent entre Eger et Neumark n'ont aucune liaison transversale.

En suivant les sommités vers le Sud nous voyons sortir de leur flanc occidental *la Schwarzach* qui verse ses eaux dans la Naab. La grande *Regen* qui formée par le confluent de plusieurs ruisseaux se réunit à Kötzing avec la *petite Regen*, à Altenstadt avec *la Cham*, passe par Cham et Nittenau, tourne brusquement au sud, et tombe dans le Danube sous Stadt-am-Hof. Ses bords marécageux et encaissés la mettent au rang des défilés considérables.

L'Ilz, qui des frontières de la Bohême s'ouvre un passage à travers les montagnes et se précipite sur Passau.

Depuis la route qui mène de Straubing à Cham, et de là par Furt sur Neumark, jusqu'à la chaussée de Linz à Budweiss on ne trouve plus de communications utiles aux mouvemens d'une armée. Tous les chemins entre Straubing et Passau qui remontent du Danube vers les frontières de la Bohême, n'ont aucune liaison entre-eux et finissent aux pieds de cette barrière naturelle. Le pays, particulièrement en Bavière où les montagnes descendent plus rapidement que du côté de la Bohême est inculte, sauvage, et des bois impénétrables en défendent l'entrée. Il en est de même en Autriche et ce n'est qu'entre l'Ilz et la chaussée de Linz

à Budweiss que les chemins déviennent plus praticables, les pentes étant plus habitées.

A l'Est de la chaine principale des montagnes, nous remontons aux sommités du Fichtel, et suivons le cours de *l'Eger* qui vient du pays de Bareuth, et se rend dans l'Elbe près de Thérésienstadt; le lit en est rocailleux et bordé de rampes escarpées.

La Beraun suit, sous le nom de *Mies*, les pentes du Glaser et du Croatenberg; ramasse les eaux de plusieurs torrens près de Pilsen, prend le nom de *Beraun* et tombe à Königsaal dans la Moldau; elle est sujette à des crues très-subites.

La Wottawa descend de la branche méridionale des montagnes qui longe la Bohème au Sud-Est, reçoit *la Planitz* à Pisek et gagne la Moldau près de Klingenberg.

La Moldau s'échappe des enfoncemens marécageux entre les monts Bretten, Schwarzenberg et Vogelstein, et sort du même groupe qui sépare les sources de la Wottawa et de l'Ilz. Elle coule au Sud-Est jusqu'à Hohenfurth, refoule ensuite vers le nord, et se joint à l'Elbe près de Melnik. Cette rivière renfermée dans une vallée très-étroite et profonde a très-peu de passages: les meilleurs sont entre Rosenberg et Teyn. Passé cet endroit la rivière, déjà

considérable, coule entre des falaises trop escarpées pour permettre d'autres communications.

Les larges pentes de la grande côte orientale du Böhmerwald forment entre l'Eger et la Wottawa un plan incliné qui se prolonge jusqu'à l'Elbe et la Moldau. Le terrain, rude et sauvage sur le haut, devient plus accessible à mesure qu'il descend de huit à dix lieues de la crête dans l'intérieur de la Bohème; les communications se retrouvent, et les torrens qui les traversent ne creusent d'autres défilés remarquables que ceux de l'Eger et de la Beraun. Entre la Wottawa et la Moldau supérieure le pays s'élève de nouveau en se rapprochant du coude des montagnes qui tournent à l'Est et séparent la Bohème de l'Autriche. Le sol est plus aride dans cette partie couverte de forêts et de flaques d'eau, qui rendent les communications encore plus difficiles.

L'Elbe n'est à considérer dans ce tableau que depuis sa jonction avec la Moldau jusqu'à son entrée en Saxe; elle forme dans cet espace l'aile droite de la base orientale des opérations, et ne présente d'autre point de passage que le pont de Leutmeritz.

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE.

L'examen que nous venons de faire du théâtre de la guerre sous les rapports stratégiques, nous conduit aux résultats suivans :

I. Que le théâtre de la guerre a la forme d'un carré long.

Le chemin conduisant de Brisac sur Memmingen, Landsberg, Munich, Neu-Ötting, Braunau et Steier, borne le côté méridional et fait 76 milles d'allemagne, ou 25 journées de marche, en comptant 3 milles pour une marche ordinaire.

C'est la dernière grande ligne au Sud qui puisse servir à des opérations majeures.

La route de Mayence sur Eger et Thérésienstadt marque le côté septentrional et comprend une étendue de 64 milles, ou 22 marches.

Les autres côtés du carré sont formés par les deux bases d'opération, dont l'une à l'Est depuis Steier jusqu'à Thérésienstadt est de 41 milles, ou 14 marches, et l'autre à l'Ouest de Brisac à Mayence fait 31 milles, ou 10 marches.

En adoptant une moyenne proportionnelle de 24 marches pour les premières de ces lignes, et de 12 pour les dernières; il en résulte que les distances entre les lignes du Midi et du Nord

sont à peu près de la moitié plus courtes que celles qui séparent les deux bases entre l'Est et l'Ouest.

II. Que la base occidentale présente de grands avantages; couverte par la barrière imposante du Rhin, défendue par une double ligne de forteresses, elle est à l'abri de toute insulte.

Les chemins nombreux qui partent de cette base, les bords accessibles du Rhin dans une vallée cultivée et spacieuse, des communications faciles qui accompagnent les deux rives de ce fleuve et qui lient les points de défense, deux passages assurés par des têtes de pont, plusieurs autres favorisés par un local avantageux, donnent une grande latitude dans le choix des lignes d'opération. Aucun obstacle ne peut arrêter le début de la campagne, et, rassuré sur l'inviolabilité de sa base, l'armée qui dépasse la frontière n'a d'autre soin que de veiller à la sûreté de ses communications.

La base orientale est bien éloignée d'avoir les mêmes avantages: les forteresses de Prague et de Thérésienstadt protègent son aile droite; mais la Moldau, qui depuis Prague jusqu'à Teyn n'offre aucun point de passage favorable, forme le centre, et la gauche séparée par le Danube, n'est que foiblement couverte par l'Enns, dont

la rive gauche domine continuellement la droite. Une seule grande route conduit de Prague à Freystadt; de-là, elle traverse le Danube en deux branches, dont l'une se dirige par Enns sur Steier, et l'autre deux milles plus haut par Linz sur Wels. Les bords escarpés de la rivière rendent les deux trajets également difficiles.

Cette base d'opération est autant contraire à la défense, qui demande une grande facilité de pouvoir voler au secours des points menacés, qu'elle est vicieuse dans l'offensive.

La crête du Böhmerwald masque le centre; quelques mauvais chemins traversent cette contrée inhospitalière entre Eger et Neumark; mais elle est dépourvue de toute communication depuis Neumark jusqu'à la vallée du Danube. Sur la gauche, les hautes montagnes de la Stirie et du pays de Salzburg renferment les mouvemens de l'armée dans l'espace étroit qui avoisine le Danube.

Toutes ces circonstances limitent singulièrement le choix des lignes d'opération, et les bornent d'un côté à franchir le Böhmerwald entre Eger et Neumark, et de l'autre, à déboucher sur l'Inn par Enns et par Steier. Ces deux opérations sont entièrement séparées par le Danube et par les montagnes intermédiaires.

III. Que les chemins qui traversent la fron-

tière entre Eger et Neumark, après en avoir gagné les hauteurs, prennent des directions différentes: la route d'Eger se dirige sur le Mein; les débouchés de Sandau, Roshaupt et Klentsch conduisent à la Naab; celui de Neumark mène au Danube ainsi que celui de Klentsch par Nittenau et Kirn.

Tout l'espace compris entre les sources du Mein et du Danube, de même que les deux bords de la Naab jusqu'au delà de la Vils, ne présentent que des montagnes élevées et agrestes, dont les communications n'ont d'autres liaisons transversales que les routes qui, d'Eger et de Bareuth se réunissent à Schwandorff et conduisent à Ratisbonne.

Ce n'est qu'après avoir passé les défilés de la Vils et de la Laber, que le pays devient plus accessible; les chemins, s'y croisant de toutes parts, se dirigent soit du côté du Rhin, soit des bords du Mein aux rives du Danube, et les difficultés qu'on rencontre en quelques endroits, ne sont pas de nature à entraver la marche générale des opérations.

Les débouchés de l'Autriche en partant de la base sur la rive droite du Danube, se réduisent aux passages de l'Enns, qui ne peuvent avoir lieu qu'à Enns et à Steier, et ouvrent deux routes divergentes, dont l'une longe le

Danube jusqu'à Ratisbonne; et l'autre se rend par Braunau à Landshut et à Munich sur l'Iser. Les bords marécageux de cette rivière et le passage antérieur de l'Inn peuvent faire naître des obstacles qui doivent entrer dans le calcul des opérations.

Depuis l'Iser jusqu'aux sources du Danube, il n'y a plus d'empêchement réel, capable d'arrêter les mouvemens d'une armée. Le pays est ouvert et abonde en communications jusqu'à l'entrée de la forêt noire, où les chemins traversant les montagnes le long de la vallée du Rhin, se dirigent d'après le cours des eaux qui tombent des hauteurs et vont grossir ce fleuve. La rive gauche du Danube offre de même plusieurs communications qui, passant les montagnes de l'Alb, se rendent vers le Nécre et le Mein, et suivent pour la plupart les sinuosités des torrens.

IV. Que le cours du Danube met le plus grand obstacle à toutes les opérations: le volume de ses eaux, sa largeur, les dispositions naturelles de ses rives en font un défilé importaut qui sépare le théâtre de la guerre en deux parties presqu'égales, surtout entre Ulm et Ratisbonne, et coupe par le milieu les communications transversales des différentes lignes d'opération. Comme le trajet d'un bord à l'au-

tre se répète d'autant plus souvent, que des chemins plus nombreux croisent la rivière : les passages du Danube doivent être très-fréquens depuis Ulm jusqu'à Ratisbonne, et ne se retrouver plutard qu'à Straubing, à Linz et à Enns.

L'occupation d'une rive n'assure pas immédiatement la possession de l'autre ; mais elle peut procurer une position avantageuse. Les deux parties belligérentes ayant sur les deux côtés du Danube des lignes de communication avec leurs bases respectives ; elles ont la faculté de se poster suivant les circonstances sur l'une ou l'autre rive de ce fleuve, pour en défendre le passage. Le cas peut même se présenter où le Danube devienne la ligne de démarcation entre les armées et les positions qu'elles occupent.

Cet état de choses durera aussi long-tems que l'une des deux armées n'aura pu réussir à franchir le défilé, et à déposter son adversaire ; mais cette opération peut éprouver des longueurs, par des raisons qu'il importe d'approfondir.

1. La distance entre Ulm et Ratisbonne, particulièrement favorable aux projets d'une armée qui veut tenter le passage du Danube, n'est que de 8 marches. Cette distance est trop courte pour dérober l'entreprise à la vigilance de l'ennemi, qui est censé occuper une position centrale, et il n'est guère possible de pouvoir l'exécuter avec sécurité.

2. Le passage de vive force d'un défilé aussi considérable est une de ces opérations majeures, qui demandent une grande supériorité de moyens.

3. On ne peut se porter en suivant le cours du Danube, sur un point de passage au-dessous de Ratisbonne, tant que l'ennemi se trouve sur le haut, sans lui livrer toutes les communications avant d'avoir eu le tems de s'emparer des siennes; car la disposition locale du terrain, en descendant le Danube, ne permet point de gagner sans détour les communications de Ratisbonne; tandis que de ce point des lignes droites mènent sur celles de l'ennemi. Si par exemple: une armée de l'Ouest vouloit dévier de sa ligne d'opération sur la rive droite du Danube pour se rendre par Landshut et Straubing sur Cham, afin d'intercepter sur la rive gauche la communication de son ennemi; elle auroit de Landshut à Cham 4 marches à faire, sans compter le tems nécessaire au passage et la difficulté des chemins; tandis que son adversaire se porteroit sur Landshut en 3 marches et lui enleveroit sa propre communication. Si cette même armée vouloit tourner l'ennemi par le passage de Linz, elle auroit 10 marches à faire et son adversaire arriveroit en 6 à Munich. Ce calcul devient plus frappant encore, en

supposant l'opération offensive de l'armée de l'Ouest exécutée sur la rive gauche du Danube, où le détour qu'elle feroit pour gagner le point de passage au-dessous de Ratisbonne, seroit bien plus considérable; car on compte de Schwarzenfeld par Cham à Straubing 5 marches, et 3 petites de Ratisbonne à Schwarzenfeld.

4. Si l'armée de l'Est remontoit le Danube pour passer de la rive droite à la rive gauche au-dessus d'Ulm, elle exposeroit également ses communications. Si au contraire l'armée de l'Ouest vouloit se porter de la gauche sur la droite pour gagner les communications de son adversaire placé près d'Ulm, elle auroit non-seulement le Danube mais encore l'Iller à passer. Or le passage de l'Iller non loin de son embouchure et en présence de l'ennemi, est une entreprise très hasardée; et si l'on se décidoit à remonter cette rivière pour trouver plus de facilité, on s'éloigneroit trop de sa ligne de retraite. Le projet de tourner dans ces environs une position ennemie assise sur la rive gauche du Danube, ne peut être exécuté d'aucun côté, parce que les montagnes inhospitalières de l'Alb ne sont point ouvertes aux communications transversales.

5. Les difficultés de forcer le passage du

Danube, ou de l'effectuer par surprise en présence de l'ennemi, nécessiteront l'armée offensive de manœuvrer sur des plus grandes distances, et d'atteindre son but par des détours plus éloignés. Ce moyen réussira peut-être; mais qu'aura-t-on gagné, si l'adversaire profite du moment pour changer de rive, en passant du côté qu'on vient d'abandonner? ce revirement n'est pas impossible, vu que l'ennemi retrouve à l'autre bord les communications, qui, de sa base d'opération mènent sur une rive comme sur l'autre. Il aura par-là évité le combat et rétabli ses anciennes mesures de défense dans des positions renversées.

6. Ces positions sont trop menaçantes, pour que l'armée offensive puisse les laisser de côté, et poursuivre sans danger la marche de ses opérations vers la base ennemie. Les nombreux passages du Danube entre Ulm et Ratisbonne augmenteroient de beaucoup ce danger; d'ailleurs, les deux grands côtés du théâtre de la guerre étant avec les bases d'opération dans la proportion de 24 à 12, et par conséquent la distance entre les deux bases du double plus longue que les lignes transversales qui la coupent; il est à présumer qu'une armée qui dépasseroit ces positions pour marcher contre la base oppo-

sée, seroit prise en flanc et à dos, avant de pouvoir arriver au but de son opération.

CHAPITRE III.

DU CHOIX DES OBJETS D'OPÉRATION.

Le but de toute opération offensive est de faire le plus grand mal possible à l'ennemi. Plus on gagnera du terrain sur lui et plus ce mal lui sera sensible. Mais l'opération est hasardée, si le calcul des événemens ne donne pas la probabilité du succès. Cette probabilité ne peut avoir lieu que lorsqu'on est assuré de ses communications et hors de toute inquiétude pour ses flancs et pour ses derrières. Il est donc de la dernière importance de ne point s'engager dans une entreprise qui éloigneroit l'armée de sa base d'opération, avant d'avoir pourvu à la sûreté de ses mouvemens. A cet effet, il faut être en mesure de déposter l'ennemi de tous les points dont il pourroit les menacer; il faut se rendre maître des communications qui serviroient ses projets et lui arracher les moyens d'arrêter la marche de l'opération.

L'ennemi ne peut agir sur les flancs d'une armée qui se porte en avant, que lorsque plusieurs communications transversales coupent les lignes d'opération qui partent directement des

deux bases. Il ne pourra pas le faire entre Linz et Ratisbonne, ni sur les montagnes de l'Alb qui séparent le Danube du Nécre, ni sur celles qui ferment la vallée du Rhin; mais il en aura la faculté entre Ulm et Ratisbonne, un grand nombre de communications traversant cette étendue dans toute la largeur du théâtre de la guerre. C'est donc là l'objet essentiel dont il est nécessaire de l'éloigner, et pour y réussir, il importe d'acquérir une entière liberté dans ses mouvemens. On ne l'obtiendra qu'en gagnant une communication assurée sur les deux rives du Danube qui forme la seule grande difficulté dans le calcul des opérations. Les deux armées viseront nécessairement à ce but, sans lequel il leur est absolument impossible de poursuivre leur plan de campagne.

Le passage du Danube, sans être disputé, ne demande pas moins un certain laps de tems et des préparatifs extraordinaires; mais quand il s'agit d'arracher cette communication à un ennemi qui sait la défendre, l'entreprise devient trop douteuse pour fonder sur elle une suite d'opérations qui dépendent de son succès. Le seul moyen de ne rien donner au hasard, c'est de gagner le défilé du Danube et d'en occuper les passages avant que l'ennemi puisse s'y établir: dans cette vue les opérations doivent être

conduites directement sur ces points, ou portées à une hauteur assez avancée pour avoir la certitude de ne pas être prévenu par lui.

Les obstacles que l'occupation d'une rive met aux opérations sur la rive opposée, réagissent sur les deux armées; et comme le défilé du Danube n'influe essentiellement sur le plan général de la campagne qu'entre Ulm et Ratisbonne, vu que là seulement il offre des communications qui traversent le théâtre de la guerre dans tous les sens; cette même étendue deviendra le premier objet des opérations réciproques, et les deux armées auront un intérêt égal à l'occuper. La probabilité d'arriver à ce but est à peu près la même d'un côté comme de l'autre, parce que les distances entre les deux bases et les extrémités les plus rapprochées de l'objet d'opération se ressemblent. On compte 10 marches de Brisac à Ulm, 8 ou 9 de Strasbourg, 8 de Lauterbourg; on en compte 10 d'Enns à Ratisbonne, et autant de Budweis. La différence est encore moins importante quand on considère que la distance d'Ulm à Ratisbonne est de 8 marches; que plusieurs communications transversales se trouvent dans cet espace; qu'aucune des deux armées n'est tenue d'occuper toute l'étendue de ce défilé, et qu'il suffit

de se rendre maître d'un seul passage pour avoir la liberté de manœuvrer sur les deux rives.

Les circonstances seules peuvent détermi-ner le point spécial de l'objet d'opération sur lequel on dirigera son premier mouvement, ainsi que le parti qu'on pourra en tirer pour éloigner l'ennemi du défilé du Danube et de toutes les positions qui généroient les opérations subséquentes. Ce point une fois gagné, on procédera avec confiance à une seconde opération, en se portant sur d'autres points décisifs.

La base occidentale est trop bien défendue par la barrière du Rhin et par une double ligne de forteresses, pour donner l'espoir de l'entamer sans un enchaînement de circonstances extraordinaires, qui ne peuvent entrer dans un calcul stratégique.

Tout ce qu'on peut espérer, c'est de pénétrer jusqu'à elle et de s'établir dans une position propre à déjouer les projets de l'ennemi, à repousser ses mouvemens offensifs, et à couvrir par-là le terrain qu'on aura gagné sur lui. Afin de réussir, cette position doit être prise sur une ligne qui donne la faculté de marcher contre toutes les lignes d'opération les plus importantes de l'adversaire, sans exposer ses propres communications. Plus on pourra s'approcher en même tems de la base ennemie, et

plus on parviendra à couvrir une grande étendue de pays.

La route de Friburg à Francfort ouvre dans la vallée du Rhin la première grande communication transversale entre les débouchés de la base occidentale ; mais cette ligne est longue ; les têtes de pont de Kehl et de Cassel assurent à l'ennemi deux passages sur ses ailes ; la vallée du Rhin n'a qu'une marche dans toute sa largeur, et les chemins qui se rendent à l'Est, traversent les montagnes dans des directions parallèles sans aucune liaison transversale. Une position sur cette ligne seroit trop dangereuse, puisque l'ennemi en passant rapidement le Rhin sous la protection de ses têtes de pont, gagneroit de vitesse sur les communications de l'armée, et menaceroit sa ligne de retraite avant que cette dernière eût le tems de lui donner le change.

La seconde ligne de communication entre les chemins qui mènent du Rhin au Danube, part de Möskirch et longe la pente orientale des montagnes par Stutgard sur Miltenberg et Aschaffenburg. Moins serrée que la première, elle donne plus de liberté aux mouvemens des troupes, et c'est la seule ligne susceptible de défense qui se trouve entre la base occidentale

et une ligne parallèle, qu'on traceroit entre Ulm et le Mein.

Une position entre Stuttgard et Louisburg, en face de la base occidentale, réunit tous les avantages défensifs sous les rapports de la Stratégie; elle formera le second objet d'opération pour l'armée de l'Est. Aucun emplacement ne tient au Danube par des communications plus courtes et plus faciles; les routes d'Esslingen sur Ulm, de Canstadt par Heidenheim sur Dillingen, d'Aalen et Nördlingen sur Ingolstadt et Ratisbonne, lient cette position avec le premier objet d'opération. Ce sont autant de lignes de retraite, qu'un ennemi débouchant de la vallée du Rhin ne peut menacer sans être prévenu dans ses mouvemens. En examinant la plus courte de ses lignes d'opération, c'est-à-dire, celle qui le mèneroit directement de Brisac par Möskirch sur Ulm, on remarquera qu'il faut 6 journées de marche à l'ennemi pour se rendre à Möskirch, tandis que de Stutgard à Möskirch, on n'en compte que 4; il lui en faut 10 pour suivre cette route jusqu'à Ulm, et l'armée gagnera de Stutgard le même point en 4 marches. Tous les autres débouchés de Strasbourg sur le Nécre, se rapprochent de plus en plus de la position défensive, et sont d'autant moins inquiétans. Les chemins qui de la base

occidentale remontent le Mein, et se dirigent plutard vers le Danube en tournant l'aile droite de l'armée, s'éloignent davantage de sa position centrale; mais ils ne sont pas plus embarrassans que les autres, parce qu'ils ne changent de direction qu'à la hauteur de Louisburg, et après avoir traversé les montagnes qui ferment la vallée du Rhin. Ces chemins longent les rives du Mein jusqu'à Aschaffenburg, où ils se partagent en deux routes différentes: la première débouche par Miltenberg et se rend d'un côté sur Heilbronn et Louisburg, de l'autre sur Mergentheim; la seconde mène d'Aschaffenburg par Esselbach sur Wurzburg, et de-là par Ochsenfurth, ou Kizingen au Danube.

Les distances de Mayence à Miltenberg et à Wurzburg sont les mêmes que de Louisburg; mais l'armée qui tient le Nécre a l'avantage de pouvoir se porter par trois communications directes sur les routes du Mein, et d'arrêter l'ennemi sur son passage: la première la conduit à Miltenberg, la seconde par Bischofsheim à Wurzburg, et la troisième par Öhringen à Ochsenfurth ou à Kizingen. Si l'on ajoute à cela le tems que l'armée de l'Ouest perd à traverser le Rhin et les montagnes, l'impossibilité de masquer ses mouvemens, et la lenteur de sa marche gênée par les difficultés du ter-

rain, tandis que l'armée de l'Est peut profiter de la facilité de ses communications pour faire des marches plus rapides et en plusieurs colonnes; il paroîtra hors de doute que cette armée puisse de sa position centrale, non seulement prévenir l'ennemi sur toutes ses lignes d'opération, mais encore les gagner à tems pour marcher à sa rencontre.

L'armée de l'Ouest en avançant vers la base orientale des opérations, ne trouvera pas de position si avantageuse. De Ratisbonne jusqu'à la grande route de Steier à Thérésienstadt, il n'y a que la seule et pénible communication par Cham et Straubing, qui traverse une partie du théâtre de la guerre parallèlement avec la base; et ce chemin difficile et fourré ne convient sous aucun rapport à une ligne de défense. Il faudra donc ou s'arrêter à la hauteur de Ratisbonne, ou pénétrer jusqu'à la base ennemie, et s'y établir. Mais un mouvement dirigé sur le centre de cette base ne conduira pas à son envahissement général: protégée d'un côté par des forteresses, appuyée de l'autre aux montagnes, coupée en deux par le Danube, elle ne peut être percée qu'entre Enns et Steier, ou bien par les passages accessibles de la Moldau, entre Teyn et Rosenberg. Ces considérations mettront l'armée de l'Ouest dans la nécessité d'en-

treprendre une opération isolée sur l'un ou l'autre côté du Danube, qui cependant ne sera praticable que dans le cas où l'adversaire seroit absolument hors d'état de lui donner le change sur la rive opposée, et d'arrêter les progrès de l'armée par une opération vigoureuse sur ses derrières. Si cette alternative n'est pas à craindre, on fixera alors son attention sur Enns et sur Budweis, où se réunissent les principales communications de l'ennemi.

Les distances qui séparent ces deux endroits de Ratisbonne, et les difficultés que l'armée de l'Ouest rencontrera en se dirigeant sur l'un ou sur l'autre de ces points, sont à peu près les mêmes: elle aura 10 marches à faire de Ratisbonne à Enns, et autant de Ratisbonne à Budweis. La première de ces routes lui fera passer l'Iser et l'Inn, l'autre la conduira par les montagnes du Böhmerwald. Mais en comparant les résultats des deux opérations, on se décidera pour celle de Budweis, et on n'hésitera pas à reconnoître ce point pour le second objet d'opération de l'armée occidentale. Un mouvement sur Enns ne lui donneroit qu'un espace resserré entre le Danube et les montagnes, et ses progrès seroient bientôt arrêtés par une position de flanc que l'ennemi prendroit sur les éminences dominantes de la

rive gauche du Danube; au lieu qu'en faisant une opération sur Budweis, elle s'empare de la plus grande partie de la base ennemie.

Si l'armée de l'Est se retire sur Prague, les deux rives du Danube appartiennent au vainqueur: le cours de ce fleuve facilitera ses transports, et protégera ses communications sur la rive droite.

Si elle rétrograde vers le Danube, il la fera suivre par un corps détaché suffisant pour la tenir en échec, et s'établira sur sa base en bloquant Prague et Thérésienstadt. Dans ce dernier cas, les communications de l'armée de l'Ouest seront encore moins gênées, parce qu'elles suivront la route d'Eger sur Mayence, où l'ennemi ne pourra les atteindre. Déposté de Budweis et en retraite vers le Danube, il n'osera pas même s'éloigner des environs d'Enns ou de Linz pour remonter cette rivière, et manoeuvrer sur les lignes d'opération de son adversaire, sans exposer sa ligne de retraite; car de Budweis à Linz on ne compte que 3 marches, tandis qu'il y en a 12 de Linz à Cham.

CHAPITRE IV.

DU CHOIX DES LIGNES D'OPÉRATION.

Pour saisir d'un coup d'oeil l'ensemble du théâtre de la guerre, on a tracé dans l'ordre suivant l'itinéraire de toutes les lignes qu'il importe de connoître parfaitement, lorsqu'il s'agit de déterminer la marche des opérations.

I et II. Les bases d'opération des armées de l'Ouest et de l'Est.

III et IV. Les lignes qui bornent le théâtre de la guerre des côtés du Nord et du Midi.

V. Le défilé du Danube destiné à former le premier objet des opérations.

VI et VII. Les lignes de communication des deux bases avec le premier objet d'opération. Ces lignes servent à guider et à lier tous les mouvemens offensifs et rétrogrades, tant entre les deux bases et le premier objet, qu'entre celui-ci et le second objet d'opération qu'on veut atteindre.

Les lignes d'opération de l'armée de l'Ouest, en partant de la vallée du Rhin, comprennent celles qui se trouvent:

a) entre la Wise et la Murg;
b) entre la Murg et le Nécre;
c) entre le Nécre et le Mein.

Quoique plusieurs passages traversent le Rhin entre la Murg et le Nécre et qu'ils ouvrent autant de communications sur la rive droite de ce fleuve, on s'est borné dans ce tableau à indiquer la ligne de Lauterbourg sur Carlsruhe, parce que toutes les autres routes à droite et à gauche de celle-là, se réunissent sur le Nécre, et ne font aucune différence dans le nombre des marches.

Les lignes d'opération de l'armée de l'Est se partagent en :

a) celles de la rive droite,

b) les autres de la rive gauche du Danube.

On ne fait pas mention des débouchés par Eger, vu que sur ce théâtre limité de la guerre, il n'est pas apparent que l'armée de l'Est puisse trouver des motifs, qui la portent à choisir la plus longue et la plus éloignée des lignes d'opération, qui partent de l'extrémité de sa base.

Le premier objet d'opération se compose de plusieurs points, qui, d'après les circonstances, peuvent servir de but aux mouvemens des armées. Afin de simplifier le calcul, on ne s'arrêtera qu'aux cinq suivans.

Ulm et *Ratisbonne*, situées aux extrémités du défilé du Danube.

Dillingen, se faisant remarquer par un local particulièrement avantageux au passage.

Donauwerth, intéressant par la proximité du Lech et d'une communication qui traverse cette rivière près de son embouchure.

Ingolstadt, à cause de l'importance que cette place peut acquérir par le rétablissement de ses anciennes fortifications, et par la sûreté de son trajet.

Tous les autres débouchés sont à une si petite distance de ces points, qu'il seroit inutile de charger le tableau en traçant les itinéraires sur chaque lieu en particulier.

VIII. Les communications directes entre les bases et les seconds objets d'opération sans toucher aux premiers.

IX. Les lignes transversales qui réunissent le côté du Nord à celui du Midi, traversent toutes les lignes d'opération, entretiennent les liaisons entre-elles, et facilitent par-là le trajet d'une ligne à l'autre *).

*) On peut consulter ici la carte générale du théâtre de guerre supposé.

I. Base occidentale des opérations.

Entre Brisac et Mayence.

De Brisac	*à Strasbourg*	$8\frac{1}{2}$	*milles d'Allem.*
- *Strasbourg*	- *Lauterbourg*	$7\frac{1}{4}$	-
- *Lauterbourg*	- *Spire*	$5\frac{3}{4}$	-
- *Spire*	- *Worms*	$4\frac{1}{2}$	-
- *Worms*	- *Mayence*	$5\frac{1}{2}$	-
		$31\frac{1}{2}$ *milles,*	
		ou 10 *marches.*	

II. Base orientale des opérations.

Entre Steier et Thérésienstadt.

De Steier	*à Enns*	3	*milles d'Allem.*
- *Enns*	- *Freystadt*	$5\frac{1}{2}$	-
- *Freystadt*	- *Budweis*	$6\frac{3}{4}$	-
- *Budweis*	- *Wesseli*	$3\frac{3}{4}$	-
- *Wesseli*	- *Prague*	$14\frac{1}{2}$	-
- *Prague*	- *Thérésienstadt*	8	-
		$41\frac{1}{2}$ *milles,*	
		ou 14 *marches.*	

III. Côté septentrional du théâtre de la guerre.

Entre Mayence et Thérésienstadt.

De Mayence	*à Francfort*	$4\frac{1}{4}$	*milles d'Allem.*
- *Francfort*	- *Aschaffenburg*	5	-
- *Aschaffenb.*	- *Wurzburg*	$9\frac{1}{2}$	-
- *Wurzburg*	- *Bamberg*	$9\frac{3}{4}$	-
- *Bamberg*	- *Bareuth*	7	-
- *Bareuth*	- *Eger*	9	-
- *Eger*	- *Saatz*	14	-
- *Saatz*	- *Thérésienstadt*	6	-

$64\frac{1}{2}$ *milles*,
ou 22 *marches.*

IV. Côté méridional du théâtre de la guerre.

Entre Brisaç et Steier.

De Brisac	*à Friburg*	$2\frac{3}{4}$	*milles d'Allem.*
- *Friburg, par le val d'enfer*	- *Stokach*	$12\frac{1}{2}$	-
- *Stokach*	- *Waldsee*	$8\frac{1}{4}$	-
- *Waldsee*	- *Memmingen*	$4\frac{3}{4}$	-
- *Memmingen*	- *Landsberg*	7	-
- *Landsberg*	- *Munich*	$7\frac{1}{4}$	-
- *Munich*	- *Neu-Oetting*	$12\frac{1}{4}$	-
- *Neu-Oetting*	- *Braunau*	$4\frac{3}{4}$	-
- *Braunau*	- *Lambach*	10	-
- *Lambach*	- *Steier*	$6\frac{1}{2}$	-

76 *milles*,
ou 25 *marches.*

V. Premier objet d'opération.

Défilé du Danube entre Ulm et Ratisbonne.

De Ulm	*à Dillingen*	6	*milles d'Allem.*
- Dillingen	*- Donauwerth*	$3\frac{1}{2}$	-
- Donauwerth	*- Ingolstadt*	$6\frac{3}{4}$	-
- Ingolstadt	*- Ratisbonne*	9	-
		$25\frac{1}{4}$ *milles,*	
		ou 8 *marches.*	

VI. Lignes d'opération de la base occidentale vers le premier objet d'opération.

a. Entre la Wise et la Murg.

1. De Brisac par le val d'enfer sur Ulm.

De Brisac	*à Friburg*	$2\frac{3}{4}$	*milles d'Allem.*
- Friburg	*- Stokach*	$12\frac{1}{2}$	-
- Stokach	*- Riedlingen*	7	-
- Riedlingen	*- Ulm*	$6\frac{1}{2}$	-
		$28\frac{3}{4}$ *milles,*	
		ou 10 *marches.*	

2. De Strasbourg par la vallée de la Kinzig sur Ulm.

De Strasbourg	*à Offenburg*	$2\frac{1}{4}$	*milles d'Allem.*
- Offenburg	*- Rothweil*	$8\frac{1}{4}$	-
- Rothweil	*- Ebingen*	$4\frac{3}{4}$	-
- Ebingen	*- Riedlingen*	$4\frac{3}{4}$	-
- Riedlingen	*- Ulm*	$6\frac{1}{2}$	-
		27 *milles,*	
		ou 9 *marches.*	

3. De Strasbourg par la vallée de la Rench sur Ulm *).

De Strasbourg	*à Appenweier*	2	*milles d'Allem.*
- Appenweier	*- Freudenstadt*	$4\frac{1}{2}$	-
- Freudenstadt	*- Tubingen*	$7\frac{1}{4}$	-
- Tubingen	*- Urach*	$3\frac{3}{4}$	-
- Urach	*- Ulm*	6	-
		$23\frac{1}{2}$	*milles,*
		ou 8 marches.	

b. Entre la Murg et le Nécre.

1. De Lauterbourg sur Ulm.

De Lauterbourg	*à Carlsruhe*	$2\frac{1}{4}$	*milles d'Allem.*
- Carlsruhe	*- Pforzheim*	$3\frac{3}{4}$	-
- Pforzheim	*- Stutgard*	$5\frac{1}{2}$	-
- Stutgard	*- Geislingen*	$7\frac{1}{4}$	-
- Geislingen	*- Ulm*	4	-
		$22\frac{3}{4}$	*milles,*
		ou 8 marches.	

2. De Lauterbourg sur Dillingen.

De Lauterbourg	*à Pforzheim*	6	*milles d'Allem.*
- Pforzheim	*- Canstadt*	$5\frac{1}{2}$	-
- Canstadt	*- Gmund*	$5\frac{3}{4}$	-
- Gmund	*- Heidenheim*	$4\frac{1}{2}$	-
- Heidenheim	*- Dillingen*	4	-
		$25\frac{3}{4}$	*milles,*
		ou 9 marches.	

*) Cette route est très mauvaise aussi long-tems qu'elle suit la vallée de la Rench, et ne peut être comptée entre les communications praticables, que dans la bonne saison.

3. De Lauterbourg sur Donauwerth.

De Lauterbourg	*à Gmund*	17¼	*milles d'Allem.*
- Gmund	*- Aalen*	3	-
- Aalen	*- Nördlingen*	3¾	-
- Nördlingen	*- Donauwerth*	3	-
		27 *milles,*	
		ou 9 *marches.*	

4. De Lauterbourg sur Ingolstadt.

De Lauterbourg	*à Nördlingen*	24	*milles d'Allem.*
- Nördlingen	*- Monheim*	3¾	-
- Monheim	*- Ingolstadt*	7	-
		34¾ *milles,*	
		ou 12 *marches.*	

5. De Lauterbourg sur Ratisbonne.

De Lauterbourg	*à Monheim*	27¾	*milles d'Allem.*
- Monheim	*- Eichstädt*	4	-
- Eichstädt	*- Beilengries*	4	-
- Beilengries	*- Schambach*	4	-
- Schambach	*- Ratisbonne*	3	-
		42¾ *milles,*	
		ou 14 *marches.*	

c. Entre le Nécre et le Mein.

1. De Mayence sur Ingolstadt.

De Mayence	*à Gros-Gerau*	2¼ *milles d'Allem.*
- Gros-Gerau	*- Heidelberg*	7¾ -
- Heidelberg	*- Heilbronn*	7½ -
- Heilbronn	*- Hall*	6¼ -
- Hall	*- Ellvang*	4½ -
- Ellvang	*- Neresheim*	4 -
- Neresheim	*- Dillingen*	3 -
		35¼ *milles,*
		ou 12 marches.

2. De Mayence sur Donauwerth.

De Mayence	*à Hall*	23¾ *milles d'Allem.*
- Hall	*- Dunkelspiel*	5¼ -
- Dunkelspiel	*- Nördlingen*	3 -
- Nördlingen	*- Donauwerth*	3 -
		35 *milles,*
		ou 12 marches.

3. De Mayence sur Ingolstadt.

De Mayence	*à Francfort*	4¼ *milles d'Allem.*
- Francfort	*- Miltenberg*	9 -
- Miltenberg	*- Mergentheim*	6¼ -
- Mergentheim	*- Rotenburg*	5 -
- Rotenburg	*- Dunkelspiel*	5 -
- Dunkelspiel	*- Eichstädt*	10 -
- Eichstädt	*- Ingolstadt*	3 -
		42½ *milles,*
		ou 14 marches.

4. De Mayence sur Ratisbonne.

De Mayence	*à Aschaffenburg*	9¼ *milles d'Allem.*
- Aschaffenb.	*- Wurzburg*	8½ -
- Wurzburg	*- Nuremberg*	13 -
- Nuremberg	*- Ratisbonne*	13½ -
		44¼ *milles,*
		ou 25 *marches.*

VII. Lignes d'opération de la base orientale vers le premier objet d'opération.

a. Sur la rive droite du Danube.

1. D'Enns sur Ratisbonne.

De Enns	*à Scharding*	13¼ *milles Allem.*
- Scharding	*- Straubing*	11½ -
- Straubing	*- Ratisbonne*	5½ -
		30¼ *milles,*
		ou 10 *marches.*

2. D'Enns sur Ingolstadt.

De Enns	*à Ratisbonne*	30¼ *milles d'Allem.*
- Ratisbonne	*- Ingolstadt*	9 -
		39¼ *milles,*
		ou 13 *marches.*

3. D'Enns sur Donauwerth.

De Enns	*à Ingolstadt*	39¼ *milles d'Allem.*
- Ingolstadt	*- Donauwerth*	6¾ -
		46 *milles,*
		ou 15 *marches.*

4. D'Enns sur Dillingen.

De Enns	*à Wels*	5½ *milles d'Allem.*
- *Wels*	- *Braunau*	12 -
- *Braunau*	- *Neu-Oetting*	4¾ -
- *Neu-Oetting*	- *Munich*	12¼ -
- *Munich*	- *Augsburg*	7¾ -
- *Augsburg*	- *Dillingen*	5¾ -
		48 *milles*,
		ou 16 *marches.*

5. D'Enns sur Ulm.

De Enns	*à Augsburg*	42¼ *milles d'Allem.*
- *Augsburg*	- *Günsburg*	6¼ -
- *Günsburg*	- *Ulm*	3 -
		51½ *milles*,
		ou 17 *marches.*

b. Sur la rive gauche du Danube.

1. De Budweis sur Ratisbonne.

De Budweis	*à Klattau*	13½ *milles d'Allem.*
- *Klattau*	- *Neumarkt*	3 -
- *Neumarkt*	- *Cham*	4 -
- *Cham*	- *Bruk*	4 -
- *Bruk*	- *Kirn*	2¼ -
- *Kirn*	- *Ratisbonne*	2 -
		28¾ *milles*,
		ou 10 *marches.*

2. De Budweis sur Ingolstadt en passant sur la rive droite.

De Budweis	*à Ratisbonne*	28¾ *milles d'Allem.*
- *Ratisbonne*	- *Ingolstadt*	9 -
		37¾ *milles*,
		ou 13 *marches.*

En restant sur la rive gauche.

De Budweis	*à Stadt-am-hof*	28¾ *milles d'Allem.*
- *Stadt-am-hof*	- *Schambach*	3 -
- *Schambach*	- *Riedenburg*	2 -
- *Riedenburg*	- *Ingolstadt*	4½ -
		38¼ *milles*,
		ou 13 *marches.*

3. De Budweis sur Donauwerth.

De Budweis	*à Ingolstadt*	37¾ *milles d'Allem.*
- *Ingolstadt*	- *Neuburg*	2¾ -
- *Neuburg*	- *Donauwerth*	4 -
		44½ *milles*,
		ou 15 *marches.*

4. De Budweis sur Dillingen.

De Budweis	*à Donauwerth*	44½ *milles d'Allem.*
- *Donauwerth*	- *Dillingen*	3½ -
		48 *milles*,
		ou 16 *marches.*

5. De Budweis sur Ulm.

De Budweis	*à Dillingen*	48 *milles d'Allem.*
- *Dillingen*	- *Günsburg*	3 -
- *Günsburg*	- *Ulm*	3 -
		54 *milles,*
		ou 18 *marches.*

6. De Prague sur Ratisbonne.

De Prague	*à Pilsen*	11¼ *milles d'Allem.*
- *Pilsen*	- *Teinitz*	6¾ -
- *Teinitz*	- *Retz*	6 -
- *Retz*	- *Ratisbonne*	7¼ -
		31¼ *milles,*
		ou 10 *marches.*

7. De Prague sur Ingolstadt.

De Prague	*à Stadt-am-hof*	31¼ *milles d'Allem.*
- *Stadt-am-hof*	- *Schambach*	3 -
- *Schambach*	- *Riedenburg*	2 -
- *Riedenburg*	- *Ingolstadt*	4½ -
		40¾ *milles,*
		ou 14 *marches.*

8. De Prague sur Donauwerth.

De Prague	*à Pilsen*	$11\frac{1}{4}$	*milles d'Allem.*
- *Pilsen*	- *Rosshaupt*	8	-
- *Rosshaupt*	- *Wernberg*	6	-
- *Wernberg*	- *Amberg*	4	-
- *Amberg*	- *Neumarkt*	5	-
- *Neumarkt*	- *Roth*	$4\frac{1}{4}$	-
- *Roth*	- *Dielfurth*	$4\frac{1}{2}$	-
- *Dielfurth*	- *Donauwerth*	4	-
		47 *milles*,	
		ou 16 *marches.*	

9. De Prague sur Dillingen.

De Prague	*à Donauwerth*	47	*milles d'Allem.*
- *Donauwerth*	- *Dillingen*	$3\frac{1}{2}$	-
		$50\frac{1}{2}$ *milles*,	
		ou 17 *marches.*	

10. De Prague sur Ulm.

De Prague	*à Roth*	$38\frac{1}{2}$	*milles d'Allem.*
- *Roth*	- *Gunzenhausen*	$4\frac{1}{2}$	-
- *Gunzenhausen*	- *Nördlingen*	$4\frac{3}{4}$	-
- *Nördlingen*	- *Giengen*	$4\frac{1}{4}$	-
- *Giengen*	- *Ulm*	5	-
		57 *milles*,	
		ou 19 *marches.*	

VIII. Communications directes entre les bases et les seconds objets d'opération sans toucher aux premiers.

a. De la Base occidentale.

1. De Spire sur Budweis.

De Spire	*à Heidelberg*	3	*milles d'Allem.*
- *Heidelberg*	- *Mergentheim*	11¼	-
- *Mergentheim*	- *Rotenburg*	5	-
- *Rotenburg*	- *Anspach*	4	-
- *Anspach*	- *Nuremberg*	5	-
- *Nuremberg*	- *Amberg*	8½	-
- *Amberg*	- *Neuburg*	6	-
- *Neuburg*	- *Cham*	5	-
- *Cham*	- *Klattau*	7	-
- *Klattau*	- *Budweis*	13½	-
		68¼ *milles*,	
		ou 23 *marches.*	

2. De Mayence sur Budweis.

De Mayence	*à Francfort*	4¼	*milles d'Allem.*
- *Francfort*	- *Wurzburg*	14½	-
- *Wurzburg*	- *Nuremberg*	13	-
- *Nuremberg*	- *Budweis*	40	-
		71¾ *milles*,	
		ou 24 *marches.*	

b. De la Base orientale.

3. De Budweis à Stutgard.

De Budweis	*à Klattau*	13½	*milles d'Allem.*
- *Klattau*	- *Amberg*	18	-
- *Amberg*	- *Neumarkt*	5	-
- *Neumarkt*	- *Roth*	4¼	-
- *Roth*	- *Gunzenhausen*	4¾	-
- *Gunzenhausen*	- *Nördlingen*	4½	-
- *Nördlingen*	- *Aalen*	3¾	-
- *Aalen*	- *Schorndorf*	5¾	-
- *Schorndorf*	- *Stutgard*	3½	-
		63 *milles,*	
		ou 21 *marches.*	

IX. Lignes transversales qui joignent le côté du Nord à celui du Midi.

1. Entre Friburg et Francfort.

De Friburg	*à Kenzingen*	3¼	*milles d'Allem,*
- *Kenzingen*	- *Rastadt*	10¾	-
- *Rastadt*	- *Mannheim*	10¾	-
- *Mannheim*	- *Francfort*	10	-
		34¾ *milles,*	
		ou 12 *marches.*	

2. Entre Möskirch et Aschaffenburg.

De Möskirch	*à Tubingen*	9¼ *milles d'Allem.*
- *Tubingen*	- *Stutgard*	4¼ -
- *Stutgard*	- *Heilbronn*	6½ -
- *Heilbronn*	- *Miltenberg*	9 -
- *Miltenberg*	- *Aschaffenburg*	4½ -
		33½ *milles,*
		ou 11 *marches.*

3. Entre Memmingen et Wurzburg.

De Memmingen	*à Tubingen*	6½ *milles d'Allem.*
- *Tubingen*	- *Stutgard*	9¼ -
- *Stutgard*	- *Heilbronn*	7 -
- *Heilbronn*	- *Miltenberg*	5¼ -
- *Miltenberg*	- *Wurzburg*	2 -
		30 *milles,*
		ou 10 *marches.*

4. Entre Landsberg et Bamberg.

De Landsberg	*à Augsburg*	4¾ *milles d'Allem.*
- *Augsburg*	- *Donauwerth*	5½ -
- *Donauwerth*	- *Diethfurth*	4 -
- *Diethfurth*	- *Roth*	4½ -
- *Roth*	- *Nuremberg*	4 -
- *Nuremberg*	- *Bamberg*	7½ -
		30¼ *milles,*
		ou 10 *marches.*

5. Entre Munich et Eger.

De *Munich*	à *Landshut*	8½	*milles d'Allem.*
- *Landshut*	- *Ratisbonne*	8¼	-
- *Ratisbonne*	- *Schwarzenfeld*	6½	-
- *Schwarzenfeld*	- *Tirschenreuth*	8¾	-
- *Tirschenreuth*	- *Eger*	3½	-
		35½	*milles,*
		ou 12	*marches.*

6. Entre Neu-Oetting et Klentsch *).

De *Neu-Oetting*	à *Straubing*	10¼	*milles d'Allem.*
- *Straubing*	- *Cham*	5¾	-
- *Cham*	- *Klentsch*	5	-
		21	*milles,*
		ou 7	*marches.*

7. Entre Steier et Eger.

De *Steier*	à *Enns*	3	*milles d'Allem.*
- *Enns*	- *Budweis*	12½	-
- *Budweis*	- *Pilsen*	16¼	-
- *Pilsen*	- *Eger*	11¾	-
		43½	*milles,*
		ou 14	*marches.*

*) Cette route traverse les montagnes et ne convient pas à des mouvemens rapides particulièrement entre Straubing et Cham.

Les circonstances qui amènent l'ouverture de la campagne, décident du choix des lignes d'opération dans l'offensive, et de celui des positions dans la guerre de défense. Des changemens dans ces circonstances produisent nécessairement de nouvelles combinaisons, et des dispositions différentes.

CHAPITRE V.

DU CHOIX DES POSITIONS DÉFENSIVES.

Lorsqu'une grande infériorité de forces ou un retard dans les préparatifs de guerre, impose à l'une des deux armées belligérantes la nécessité de rester sur la défensive, les désavantages qui en résultent, sont moins sensibles pour l'armée de l'Ouest que pour celle de l'Est.

La première étant protégée par le Rhin et par ses forteresses, les têtes de pont de Kehl et de Cassel la mettront à même de faire des diversions importantes, et d'inquiéter vivement l'ennemi, quand même il parviendroit à menacer un point de sa base.

L'armée de l'Est se trouvera au contraire dans une position très difficile, si le tems et ses moyens ne lui permettent pas de gagner la hauteur de Ratisbonne, et de préparer sa ligne de défense entre Landshut et Wernberg; elle

sera forcée d'attendre l'ennemi sur sa base, parce qu'il n'existe aucun point intermédiaire où elle puisse s'établir, et que depuis Ratisbonne aucune communication transversale ne joint les lignes d'opération ennemies sur Budweis et sur Enns. Réduite à cette extrémité, il ne lui restera d'autre parti à prendre, que d'occuper un point central sur sa base aussi long-tems que l'ennemi n'aura pas démasqué son plan de campagne, en se portant de Ratisbonne sur l'un ou l'autre côté du Danube. C'est alors seulement qu'elle aura le choix, ou de marcher à sa rencontre, ou de l'attendre à Budweis s'il pénètre en Bohème, ou enfin de prendre position sur la rive gauche du Danube en face de Linz et d'Enns, si l'ennemi suit le cours de cette rivière.

Dans l'attente de cette alternative, l'armée de l'Est se rassemblera entre Budweis et Kaplitz. Ce point lui sera le plus convenable, vu qu'étant à la même distance de Klattau et de Scharding, que l'ennemi le seroit de ces endroits, en partant de Ratisbonne pour se rendre sur l'un de ces points; elle aura la faculté, si non de le prévenir, du moins de l'attaquer, dès qu'il aura laissé derrière lui le passage de l'Inn ou les débouchés des montagnes.

Si cependant des circonstances impérieuses condamnoient cette armée à une défense pas-

sive, une position centrale sur la partie la plus accessible de sa base lui seroit encore la plus avantageuse. En concentrant ses premiers mouvemens sur ce point, elle se ménagera le tems et les moyens de fortifier Budweis, et de construire une double tête de pont à Linz ou à Enns, ce qui à la vérité ne garantira pas la sûreté de sa base, mais lui donnera le tems de tirer à elle des renforts et entravera de beaucoup les opérations de l'ennemi.

Une autre considération vient à l'appui de la position centrale entre Budweis et Kaplitz, c'est que des détachemens de troupes légères pourront facilement gagner de vitesse sur l'ennemi qui s'avance vers l'Autriche, inquiéter ses mouvemens par des entreprises de la rive gauche sur la droite, rompre les ponts de l'Inn, et peut-être de l'Iser, intercepter ses transports, arrêter sa marche, etc. avant qu'il puisse agir sur les communications de l'armée dans l'intérieur de la Bohème: car il n'y a que 10 marches de Budweis sur Ratisbonne par Cham, tandis qu'on en compte 13 de Ratisbonne sur Budweis par Linz.

Néanmoins, si un manque absolu de moyens de résistance ne permettoit même pas de tenir la position de Budweis, il faudroit dans ce cas extrême se replier sur Prague, jeter le noyau

de l'armée dans cette forteresse, et harceler l'ennemi par une petite guerre très active. Pour cerner cette place, il sera forcé d'occuper un vaste terrain sur une ligne très étendue qui, séparée par la Moldau et coupée par des ravins escarpés, sera facilement rompue. Si pour éviter cet inconvénient l'ennemi prenoit une position concentrée sur un côté de la place, le but de le détourner de toute autre opération seroit rempli : l'armée attendroit sous le canon de Prague et dans l'enceinte de cette grande forteresse, des circonstances plus favorables.

Si l'ennemi après avoir traversé les montagnes de la Bohême, se portoit sur Budweis au lieu de marcher sur Prague, l'armée pourroit inquiéter ses communications en jetant de gros partis dans les montagnes.

Tous ces motifs qui servent à fixer le choix des positions pour protéger la base orientale, ne se rapportent qu'à sa situation stratégique. Mais d'autres raisons peuvent entrer dans le calcul des opérations défensives, par exemple : la proximité des renforts, l'arrivée des troupes auxiliaires, des ressources plus abondantes, plus promptes, et plus assurées sur un point que sur l'autre, etc. Quel que soit l'attrait de ces considérations, on ne doit point se laisser séduire par elles au point de prendre une marche moins sûre ou des posi-

tions moins avantageuses, à moins qu'on n'ait acquis la certitude de pouvoir remplir son objet, et de se réunir aux renforts attendus, avant que l'ennemi puisse forcer une position aventurée, et empêcher par-là les résultats qu'on s'en promettoit.

Le but de la défensive est de gagner du tems: plus on arrêtera les progrès de l'ennemi, plus on le tiendra éloigné des points décisifs, et plus on parviendra à cette fin.

Si ces points ne sont pas susceptibles d'une longue résistance, l'intrépidité et les talens du général en chef doivent lui suggérer les moyens de suppléer à leur imperfection. Afin d'entraver les opérations de l'ennemi, il doit profiter de toutes les circonstances, compenser l'infériorité de ses forces par le choix des positions, pénétrer d'un coup d'oeil les projets de son adversaire, et les déjouer par des manoeuvres habiles, inopinées, trompeuses, menaçantes, souvent hardies et toujours prudentes. En déviant même de la ligne d'opération pour prévenir l'ennemi dans des positions importantes, il doit user de tous les secrets de l'art pour balancer la supériorité du nombre; mais en saisissant adroitement les occasions propres à frapper des coups sûrs, il ne doit jamais s'exposer à une défaite qui, alors, le perdroit sans retour.

Cette diversité de ressources qu'un homme de génie sait tirer des situations les plus difficiles, développe la première et la plus essentielle qualité de toute position défensive : celle de procurer à l'armée qui l'occupe une grande latitude dans ses manoeuvres, et une parfaite liberté dans ses mouvemens, tant sur les flancs que sur les derrières, tandis qu'elle contient l'ennemi sur des lignes d'attaques préfixes, et sujettes à être entravées par des obstacles naturels ou artificiels.

Mais si les positions défensives sont un objet principal de méditation dans les guerres de défense, elles ne doivent pas être négligées dans les projets offensifs. Un seul revers suffit quelquefois pour contraindre une armée à prendre la défensive, et quand on forme un plan d'attaque, il importe d'examiner les moyens de défense de l'ennemi, et de songer à les détruire pour arriver à son but. Une position derrière le défilé du Danube, entre Ulm et Ratisbonne, sur l'une ou l'autre rive de ce fleuve, semble au premier coup d'oeil donner de grands avantages défensifs. Il est certain que cette position est très forte sur son front, et quoiqu'il ne soit pas probable qu'une armée s'y établisse dès l'ouverture de la campagne, elle peut devenir très utile dans la suite, lorsque des évé-

nemens contraires mettent un parti dans la nécessité de se refaire et de temporiser; mais elle ne présente pas moins de graves inconvéniens.

L'armée qui occupe la ligne derrière le Danube, doit être absolument maître des deux extrémités qui forment les appuis de ses ailes à Ulm et à Ratisbonne : car si l'ennemi la prévient sur un de ces points, il gagne son flanc et la position perd tous ses avantages. Il est donc indispensablement nécessaire que l'armée ne soit point serrée en passant le Danube, et qu'elle ait le tems d'achever ses dispositions de défense. De plus, elle doit avoir des moyens suffisans, et pour résister à une attaque de vive force, et pour ne point se laisser dépasser impunément.

Le plus grand inconvénient de cette ligne sur la rive gauche du Danube consiste, en ce que précisément les meilleures lignes d'opération se rendent des deux bases sur cette rive, et mènent dans le dos de la position. Elle a sur la rive droite, particulièrement pour l'armée de l'Ouest, tous les désavantages d'une position de flanc, la ligne de retraite partant de l'extrémité d'une aile, et suivant l'alignement prolongé du front. Cette armée ne peut se retirer que par le val d'enfer, et non sans danger d'être prévenue par l'ennemi qui côtoyant

sa retraite sur la rive gauche du Danube, n'est pas plus éloigné qu'elle de la base occidentale des opérations. L'armée de l'Est forcée de rétrograder vers l'Enns, ne peut éprouver les mêmes difficultés, le manque de passages de la rive gauche sur la droite donnant plus de sûreté à sa marche.

Mais tous les avantages d'une ligne de défense derrière le Danube cessent entièrement, quand l'adversaire, par une grande supériorité de forces, trouve le moyen de masquer ses mouvemens, et de continuer ses opérations sur la rive opposée; elle devient même dangereuse si l'armée s'obstine à la soutenir, puisque l'ennemi réussira peut-être à gagner le second objet de ses opérations, en forçant le point d'appui qui lie l'extrémité de la ligne de défense avec la base de l'armée.

Le dernier inconvénient enfin qui résulte d'une position derrière le Danube, c'est que l'on cède à l'ennemi une grande partie du théâtre de la guerre avec toutes ses ressources.

D'après ces considérations, il paroît hors de doute que des positions en face de l'ennemi et parallèles avec sa base d'opération, sont les plus avantageuses, vu que tout à la fois, en le contenant plus immédiatement, elles sont les plus sûres et couvrent une plus grande

étendue de pays. Ces positions doivent être assises sur des lignes de défense qui croisent toutes les lignes d'opération de l'ennemi. Le théâtre de la guerre les indique au pied de la pente orientale des montagnes du Rhin, entre les plateaux élevés de l'Alb et la Naab, entre l'Iller et l'Iser.

Une ligne tirée de Möskirch vers le Mein offre aux deux armées de bonnes positions défensives, mais particulièrement à celle de l'Ouest, contre l'ennemi qui s'avanceroit du côté de l'Est; protégée sur le centre par les défilés du Nécre, elle n'a rien à craindre pour ses ailes, parce que les nombreuses communications qui lient cette ligne avec la vallée du Rhin, laissent à l'armée qui l'occupe le choix de la retraite sans compromettre sa base défendue par des forteresses. Mais il ne faut pas oublier, que le défilé du Danube a été reconnu pour premier objet d'opération; qu'il importe aux deux armées de s'en rendre maître, et que l'une et l'autre ont le même intérêt d'en éloigner leur adversaire. Il suit de-là, que toute position défensive qui ne tendroit pas à empêcher l'ennemi d'arriver sur cet objet, quelqu'utile qu'elle pût être dans la suite, ne rempliroit point le but que les deux armées se proposent dès l'entrée de la campagne.

Le cours du Danube, entre Ulm et Ratisbonne, est à peu près perpendiculaire aux deux bases d'opération. Cette circonstance fait que les lignes d'opération extérieures, qui se rendent des extrémités des deux bases aux bouts opposés du défilé du Danube, savoir : de Mayence et de Brisac à Ratisbonne; et de Thérésienstadt et Steier à Ulm, bornent l'étendue des lignes transversales, sur lesquelles les deux armées doivent établir leurs positions respectives. Plus les armées s'avancent vers les bases ennemies, plus elles doivent étendre le front de leur défense; comme aussi, plus elles se replient sur le premier objet de leurs opérations en rétrogradant vers leurs bases, plus elles se concentrent enfin sur un seul point auquel aboutissent les lignes d'opération extérieures de l'ennemi. Ainsi la ligne d'Amberg et de Munich que l'armée de l'Ouest occupera en face de la base orientale, sera la plus étendue, parce qu'elle est la plus proche de cette base; et l'armée de l'Est, en tenant la ligne d'Ochsenfurt sur Memmingen se trouvera dans la même situation vis-à-vis de la base occidentale. Ces deux lignes comprennent chacune la distance de 9 marches, et se rétrécissent à mesure qu'elles se replient, la première sur Ulm et la seconde sur Ratisbonne.

Les eaux qui traversent cette partie du théâtre de la guerre, et qui se rendent des deux côtés perpendiculairement dans le Danube, forment autant de défilés qui sillonnent un pays ouvert, et préparent presque partout des lignes de défense, également utiles et favorables aux deux armées. Mais le Danube les coupe par le milieu, précisement sur le point qu'on recherche ordinairement pour asseoir une position défensive; et cependant, c'est le seul qui décide de la sûreté de ces lignes, supposé même, que l'ennemi fût parvenu à s'emparer d'une partie du défilé et de quelques débouchés sur les deux rives. Toute autre position qui ne domine pas immédiatement le défilé du Danube, ou qui ne touche pas matériellement à ce fleuve, n'inspire point la même confiance, vu que l'ennemi menaceroit de flanquer l'armée de position en position, et de surprendre le second objet d'opération avant que l'armée pût le prévenir.

Une position de flanc sur une rive du Danube, ne se laisse pas dépasser impunément sans une grande supériorité de forces. Elle doit être attaquée pour se débarrasser de l'ennemi, qui sans cela pourroit épier les moindres circonstances, et paralyser toute opération ultérieure.

Les observations sur le théâtre de la guerre

ont fait voir, que de telles positions ne pouvoient être tournées sans exposer ses propres communications; il seroit également dangereux de masquer ses entreprises par un corps d'observation, parce que l'ennemi sans autre risque que d'être forcé à se retirer derrière le Danube, saisiroit le moment favorable de tomber sur ce corps isolé, et après l'avoir mis hors de combat gagneroit encore assez de tems pour aller battre en détail ceux qui manoeuvreroient sur ses flancs.

On tenteroit en vain d'engager son adversaire à quitter le Danube, en s'éloignant soi-même de la partie du défilé qu'on occupe, pour manoeuvrer dans une plus grande circonférence. L'ennemi trouveroit non seulement le moyen d'agir sur les communications de l'armée, mais encore de la prévenir sur tout autre point qu'elle se proposeroit de gagner sur lui.

Ces considérations prouvent, que sur toutes les lignes transversales de défense entre Ulm et Ratisbonne coupées par le Danube, une position attenante à ce fleuve est la seule avantageuse; car elle donne la faculté de se porter rapidement d'une rive sur l'autre, et de déjouer toutes les entreprises de l'ennemi; au lieu qu'en se tenant éloigné de cette clef principale du théâtre de la guerre, et si l'armée

qui l'occupe ne s'est point ménagé les moyens de balancer la supériorité que donne l'offensive, l'ennemi peut par surprise ou par un coup d'audace s'épargner les longueurs d'une opération mesurée; marcher vigoureusement à son but, en gagnant le flanc de toutes les positions sur lesquelles son adversaire dirige sa retraite; menacer ses communications sans lui laisser le tems de réagir sur les siennes, et ne donner rien au hasard, par la raison que les deux rives du Danube lui appartiennent.

Quoique les positions sur ce fleuve semblent réunir les moyens les plus efficaces d'arrêter les progrés d'une armée opposée; il n'en est pas moins essentiel d'examiner dans toute leur étendue les lignes de défense qui touchent perpendiculairement aux deux rives du Danube. Elles peuvent être utiles pour gêner les mouvemens de l'ennemi, et pour le tenir éloigné du premier objet d'opération; si par une trop grande présomption, ou par un faux calcul, ou par tout autre motif inconnu, il dirigeoit son opération sur un autre point que sur le défilé du Danube. Forcé de céder aux circonstances, on se ménageroit une seconde position sur ce fleuve, et enfin une troisième sur la rive opposée, si la seconde n'étoit plus tenable. Les défilés qui désignent ces lignes de défense, et

qui couvrent leur front, préparent un second avantage, celui de servir d'appui à une aile de l'armée, lorsqu'elle s'avanceroit du Danube pour manoeuvrer dans le flanc de l'ennemi, et de protéger son mouvement rétrograde, si elle échouoit dans son entreprise.

Les lignes de défense suivantes, parallèles avec les bases d'opération, sont les plus remarquables sur les deux côtés du Danube :

I. Celle de Memmingen qui suit la rive droite de l'Iller jusqu'à Ulm; passe de-là par Albek sur la Brenz, se rend près d'Aalen sur le Kocher, puis sur la Jaxt par Ellvangen; longe la Tauber par Rottenburg, et conduit enfin au Mein par Markbreit ou Ochsenfurth. Cette ligne en traversant un pays aride, montueux, et coupé par beaucoup de ravins très-difficiles, a le désavantage d'embrasser une étendue de 9 marches; mais ce désavantage est moins conséquent qu'il paroît l'être au premier coup d'oeil; l'ennemi ne hasardera jamais de marcher sur l'Iller, et d'exposer par-là ses communications aussi long-tems qu'Ulm est occupé; et l'on peut donc sans inconvénient retrancher de cette ligne les deux marches d'Ulm à Memmingen. D'un autre côté, les difficultés du terrain sont compensées par la communication transversale qui lie ses parties séparées, et par la faculté de

manoeuvrer sur les plateaux élevés, d'où jaillissent la Brenz, le Kocher, la Jaxt et la Tauber; tandis que l'ennemi ne peut avancer que par les routes isolées des vallées. Cependant comme la proximité de cette ligne de défense gêneroit particulièrement les mouvemens, et compromettroit la retraite de l'armée, qui venant du Rhin laisseroit derrière elle les défilés des montagnes après en avoir exécuté le passage: cette ligne n'est utile qu'a l'armée de l'Est contre la base occidentale.

II. La ligne qui conduit de Mindelheim, derrière la Mindel, à Lauingen, puis de la Brenz par Nordlingen, Dunkelspiel, Feuchtwangen sur l'Aisch, vers Windsheim et Neustadt. Cette ligne comprend également 9 marches, et peut être diminuée comme la précédente de toute l'étendue qui se trouve entre Mindelheim et Lauingen. Elle suit la crête des hauteurs depuis Feuchtwangen jusqu'à Windsheim, et se prête à l'usage des deux armées, avec la différence, qu'en servant contre la base orientale, elle est plus concentrée et se termine à Dunkelspiel.

III. La ligne du Lech ou de la Wertach qui jouit du même avantage que la précédente, lorsqu'elle est tournée contre la base de l'Est, parce qu'alors elle borne son étendue entre

Augsburg et Dunkelspiel; au lieu qu'en fesant face à l'Ouest, elle se prolonge de Friedberg par Rain, Donawerth, Wending, Gunzenhausen, Wassermungenau, Heilbronn jusqu'à Burgfahrenbach, sur une distance de 7 marches, entre-coupée de plusieurs défilés.

IV. La ligne qui s'étend d'Aicha sur Neuburg, Aichstädt, Kleinfeld, et le long de la Regnitz sur Nuremberg, fesant en tout 6 marches, a la même aptitude pour les deux armées; mais celle qui voudroit faire face à l'Est, devroit alonger son aile droite jusqu'à Friedberg, et appuyer sa gauche à la Rezat. Son centre seroit alors couvert par l'Aach, et par les landes marécageuses de Neuburg.

V. La ligne qui conduit de Pfaffenhofen par Ingolstádt à Neumark, fesant à peine 5 marches, peut servir aux deux partis. Ses extrémités ne touchent, il est vrai, ni la route de Nuremberg sur Amberg, ni celle d'Augsburg sur Freising et Munich; mais la distance de Neumark sur Amberg ou sur Nuremberg étant moins grande, que celle qui sépare Amberg de Nuremberg, l'ennemi ne peut dépasser ces extrémités sans être prévenu: par la même raison, un corps posté à Pfaffenhofen gagnera Augsburg ou Freising avant que l'ennemi puisse traverser l'espace entre Freising et Augsburg. Si l'armée

de l'Ouest porte cette ligne à la hauteur de Kehlheim, et la prolonge derrière l'Altmuhl sur Beilengries, et derrière la Sulz sur Neumark; le défilé de l'Altmuhl lui sera d'un grand avantage contre les opérations de l'armée de l'Est; au lieu que cette dernière préférera s'établir sur la communication transversale d'Ingolstadt, pour se mettre en possession d'un plus grand nombre de passages sur le Danube.

VI. Enfin, la ligne de Landshut à Wernberg. Cette ligne importante mérite une attention particulière. Elle couvre Ratisbonne, le centre de toutes les communications, et forme la première barrière contre une armée qui s'avance de la Bohême.

Tournée à l'Est, elle suit le cours de la Naab depuis Wernberg sur les hauteurs escarpées de sa rive droite, traverse cette rivière à Schwandorff, et se joint à la Regen pour protéger les avenues de Stadt-am-hof. Le défilé de la Regen ne laisse pas que de donner une certaine force au centre de cette ligne, et le trajet de la Naab à la Regen est facile à défendre; cependant le passage gênant de la Naab, et l'inconvénient de laisser les défilés de la Naab et de la Laber dans le dos de ses positions, peuvent avoir des suites fâcheuses.

L'armée qui se retire en Bohême, en s'éta-

blissant derrière la Naab jusqu'à son embouchure occupe une position très-forte. L'ennemi ne peut approcher de cette rivière sans traverser des défilés, qui l'arrêteront assez pour donner à l'armée défensive le tems de le prévenir, et même de l'attaquer dans sa marche.

Le terrain sur la rive droite du Danube, entre Ratisbonne et Landshut, ne présente aucune barrière naturelle; mais une bonne position de flanc en avant de Ratisbonne supplée à ce défaut, et prépare des avantages plus réels que l'extension de la ligne de défense sur Landshut: ses ailes appuyées au Danube, le front couvert par les ruisseaux marécageux de l'Abens et de la grande Laber, les passages de Ratisbonne et de Kehlheim derrière elle, cette position en impose trop à l'ennemi, pour qu'il ose risquer de pénétrer entre l'Abens supérieure et l'Iser. De toutes les lignes de défense sur le Danube celle-ci est la plus avantageuse, non seulement que l'ennemi ne peut la tourner sur aucun point depuis Wernberg jusqu'à Eckmuhl, et qu'une attaque sur elle, très-difficile en elle même, ne peut avoir lieu qu'en suivant des lignes marquées et prévues; mais encore que toutes les mesures défensives se concentrent à Ratisbonne, et que, hors ce point, la rive gauche très-escarpée du Danube ne permettant aucun passage entre Kehl-

heim et Straubing, l'ennemi n'en tentera point ailleurs dans la crainte de livrer ses communications. Il lui sera par conséquent impossible de déloger son adversaire de la ligne de défense, sans forcer ce pivot de ses opérations.

La possession de Ratisbonne influe sur toutes les opérations de la campagne, et ne dépend d'aucune circonstance fortuite: c'est le point le plus essentiel du théâtre de la guerre; tenant à la rive gauche du Danube et lié avec Stadt-am-hof par un pont de pierre, il forme le centre de plusieurs rayons, qui n'ont d'autre communication entre-eux que dans une circonférence très-éloignée. Forcé de manoeuvrer sur ce cercle, on ne peut passer d'un rayon à l'autre sans être prévenu par un simple changement de front de l'armée défensive, et l'on doit percer ce centre pour arriver à son but.

Indépendamment de ces lignes de défense tracées par la nature, quelques défilés présentent des avantages accessoirs, par exemples: les ravins creusés par les eaux qui se rendent dans le Danube entre l'Iller, la Mindel et le Lech, et les fonds rocailleux de la Vils, de la Laber et de l'Altmuhl sur la rive gauche du Danube. Ces défilés peuvent favoriser quelquefois des positions passagères, et arrêter la marche impétueuse des opérations offensives; mais leur utilité précaire,

quand elle ne se lie pas à des combinaisons générales, n'entre point dans un calcul stratégique, et fait plutôt partie des moyens que la Tactique recherche pour renforcer des positions détachées.

Après avoir examiné les grandes lignes de défense, sur lesquelles repose l'oeil de l'observateur, et en calculant les événemens probables qui peuvent naître d'un plan de campagne, il reste encore à faire mention des lignes conditionnelles, qui, utiles contre des opérations isolées, n'acquièrent de l'importance que lorsqu'il s'agit de résister à des entreprises partielles.

Telles sont sur la rive droite du Danube:

1. Le Défilé de l'Ostrach, favorable aux deux partis; mais surtout essentiel pour celui qui défend les lignes d'opération par le val d'enfer, et par la vallée de la Kinzig.

2. La rive gauche de l'Iller, particulièrement propre à faire face contre l'armée de l'Est.

3. Le cours de l'Iser; cette ligne ne convient qu'à l'armée qui part du Rhin, d'autant que l'Iser fait un coude à Landshut, et se dirige à l'Est, jusqu'au lieu de son embouchure. Les meilleures communications traversant cette étendue, meneroient dans le flanc de l'armée qui l'occuperoit dans le sens opposé.

4. La Roth, la même remarque s'applique à la défense de cette rivière.

5. Le cours de l'Inn, exclusivement utile à l'armée de l'Ouest par la même raison, qui défend au parti opposé de prendre position sur la rive droite des rivières précédentes.

6. La Traun, son cours n'est pas plus avantageux à la défense de sa rive droite; mais la ligne est plus concentrée, parce qu'en remontant de Lambach la rivière n'est guère accessible au passage.

Les lignes défensives de ce genre sont moins abondantes dans la partie septentrionale du théâtre de la guerre; car le Mein ayant été adopté pour frontière, toutes les positions de flanc qui avoisinent cette rivière, ne sont plus applicables au cadre des opérations. Elles se bornent aux suivantes:

a. La Regnitz, son cours perpendiculaire au Danube depuis les environs de Roth jusqu'à Bamberg, prépare une barrière utile aux deux partis.

b. La Regen, les extrémités de cette ligne touchent à la Naab et aux montagnes de la Bohème. Elle peut servir contre l'ennemi qui s'avance de Ratisbonne sur Kirn, ou de Straubing sur Cham; mais elle a le désavantage de toutes les positions de flanc: sa ligne de retraite sur Neumark part de l'aile gauche.

c. Une ligne imaginaire, entre Hayde et Klattau aux pieds des plus hautes montagnes du Böhmerwald, qui est bonne pour manoeuvrer, ou pour aller à la rencontre de l'ennemi, s'il pénétroit par les défilés de Neumark, de Klentsch ou de Rosshaupt.

d. Une position de flanc derrière la Beraun entre Pilsen et Prague, forte sur son front par le défilé peu accessible de la Beraun, mais sujette à l'inconvénient ordinaire d'une retraite par le flanc, en suivant l'alignement du front.

e. La Wottawa jusqu'au confluent de la Moldau; cette ligne est très-concentrée, appuyée d'un côté aux montagnes, de l'autre à la Moldau, et bien défendue par le ravin de la Wottawa. Elle se prête à l'usage des deux partis; mais elle convient d'avantage à celui qui l'occupe sur la rive gauche après avoir passé les débouchés de Klentsch et de Neumark.

Les détails des mouvemens et des positions sur les lignes défensives appartiennent à la Tactique. Il est bon néanmoins d'observer, que les avantages qu'on attend de ces lignes ne dépendent pas exclusivement de l'occupation de toute leur étendue; mais qu'ils se concentrent souvent sur un seul point qui remplit le but d'une plus grande extension. La dissémination des forces, même sur une ligne stratégique, est

toujours pernicieuse, et la diversité des positions sur les lignes de défense, ne doit pas être confondue avec le choix et la disposition générale de ces lignes.

La Stratégie ne fait pas de distinction entre les propriétés des lignes de défense et celles des quartiers d'hiver. Leur but se ressemble, et les mêmes principes déterminent les lignes et les points qui doivent être soutenus. La distribution des quartiers, l'arrangement des postes et des cantonnemens d'hiver; les mesures de précaution et de sûreté pour les mettre à l'abri de toute insulte, ne sont plus du ressort de la Stratégie.

La ville de Ratisbonne sous ce rapport excitera toujours une attention particulière. La solidité de son pont, capable de résister au choc des élémens, assure les communications, et permet d'établir les quartiers d'hiver sur les deux rives du Danube, dans le tems même où la crue des eaux et les glaces détruiroient tout autre passage. L'armée qui occupe ce poste important, ne peut être forcée par aucune circonstance accidentelle d'abandonner la moitié du théâtre de la guerre, et de donner par-là à l'ennemi le plus grand avantage auquel il puisse prétendre.

CHAPITRE VI.

DES PLANS D'OPÉRATION.

La connoissance exacte du théâtre de la guerre, nous a conduit à la recherche des objets d'opération, et à la découverte des moyens que le terrain produit pour assurer leur possession. Elle nous a préparé les matériaux nécessaires pour former un plan d'opération, c'est à dire, pour déterminer le choix de ces moyens, en calculant la probabilité de leur succès. Ce calcul doit précéder toute entreprise, si l'on ne veut pas l'abandonner au hasard, et s'exposer à manquer son but par des dispositions défectueuses.

Mais la topographie du théâtre de la guerre n'est pas la seule considération qui préside au choix des opérations. L'équilibre des forces réciproques et le choix du moment pour entrer en campagne, sont autant d'accessoires qui influent essentiellement sur le sort de la guerre, et sont étrangers au pouvoir militaire. Le premier dépend des ressources de l'état; le second des événemens politiques; ainsi le général en chef ne peut que comparer les moyens qui sont à sa disposition, avec l'emploi qu'il leur destine, et proportionner ses projets à l'étendue de ses ressources, et à l'urgence des circonstances.

Avant de tracer ici un plan de campagne supposé, nous tacherons de simplifier autant que possible les combinaisons, et de les ramener à des principes généraux, afin d'éviter toute complication qui peut naître de la disproportion des forces, et de la mobilité plus ou moins grande d'une armée. A cet effet, nous supposons une parfaite égalité dans le nombre des troupes, et dans les ressources des parties belligérantes, ainsi que dans les facultés intellectuelles de leurs chefs.

Nous supposons que les deux armées partent en même tems de leurs bases, et qu'aucune circonstance étrangère n'influe sur le choix du point qui doit servir de début à leurs opérations. Nous n'envisagerons que les qualités locales du terrain pour développer la prépondérance, et les avantages qu'un parti pourra gagner sur l'autre.

La discussion de ce problème stratégique facilitera l'application des mêmes principes à tous les incidens extraordinaires; car, quand on est une fois parvenu à calculer le frottement des forces équivalentes, il est facile de préjuger le résultat d'une lutte inégale. Les points situés sur les bases respectives qui communiquent par la voie la plus courte et la plus directe avec le premier objet d'opération, sont: à l'Ouest *Lauterbourg*, et à l'Est *Budweis.* Les deux

armées partiront de ces points pour atteindre au plus vite le défilé du Danube.

L'armée de l'Ouest étant de deux marches plus près d'Ulm que son adversaire ne le sera de Ratisbonne, voudra profiter de cette circonstance pour s'emparer avant lui d'une plus grande partie de l'étendue, qui forme l'objet commun des opérations, et elle préférera à cet effet diriger sa ligne d'opération sur Donauwerth au lieu de la porter sur Ulm. Donauwerth cependant est encore à une distance de 16 milles de Ratisbonne, et cette armée pourroit se flatter de gagner sur l'ennemi un espace plus considérable de terrain; mais il ne seroit pas prudent de viser à un objet plus éloigné, vu que le calcul d'une plus longue opération, quand il s'agit de prévenir son adversaire dans une position essentielle, où il ne suffit pas d'arriver avec des têtes de colonne, ne doit jamais reposer sur un espoir douteux, et si facile d'être contrarié par des accidens imprévus.

En se décidant pour l'opération sur Donauwerth, l'armée de l'Ouest obtient encore le double avantage, ou de pouvoir prolonger sa ligne directement de Monheim sur Ingolstadt, si les nouvelles qui lui parviennent en chemin de son adversaire, lui donnent l'assurance de pouvoir s'emparer avant lui d'une plus grande par-

tie du défilé du Danube; ou dans le cas contraire, de se porter incessamment de Gmund par Heidenheim sur Dillingen; ou enfin, si l'avantage de l'ennemi étoit trop signalé, de gagner encore en pleine sûreté l'extrémité du défilé, en se rendant de Heidenheim à Ulm.

Afin de rester fidèle à la supposition d'une parfaite égalité dans l'aptitude aux manoeuvres des deux armées, nous laisserons continuer à l'armée de l'Ouest sa marche sur Donauwerth sans aucune déviation. Elle aura 27 milles à faire depuis Lauterbourg, tandis que Ratisbonne est à $28\frac{1}{2}$ milles de Budweis. En parcourant des distances à peu près égales, les deux partis arriveront en même tems aux points qu'ils se sont proposé d'atteindre pour porter de-là leurs opérations sur l'une ou l'autre rive du Danube.

Le premier soin d'une armée qui aura gagné ce but, sera de se ménager une communication assurée sur les deux rives de ce fleuve, et de travailler de suite à l'élévation d'une double tête de pont; bien entendu qu'elle puisse entreprendre cet ouvrage à l'aide des habitans, sans trop diminuer le nombre des combattans, et que des considérations majeures ne l'engagent peut-être pas de poursuivre vigoureusement ses opérations sans s'arrêter à d'autres mesures. Elle s'occupera en même tems des moyens de pas-

ser au second objet d'opération, en délogeant l'ennemi du premier, ainsi que de toutes les positions capables d'arrêter ses projets.

Pour réussir dans cette entreprise, l'armée sera vraisemblablement forcée de livrer bataille, parce que l'ennemi de son côté tient aussi une partie du défilé, d'où il sera difficile de le déposter par de simples manoeuvres.

Les deux armées auront un égal intérêt à se porter sur la rive gauche du Danube: celle de l'Ouest, pour trouver une retraite plus facile en cas de revers et moins de difficultés à vaincre, si le sort des armes lui permettoit de continuer ses opérations sur Budweis; celle de l'Est, non seulement pour couvrir ce point important de sa base, mais encore parce que Ratisbonne — seul passage qui lui reste après un combat malheureux — est plus exposé à être forcé sur la rive gauche que sur la rive droite.

Ingolstadt se trouvant à 7 milles de Donauworth et à 9 milles de Ratisbonne, il est probable que les deux armées faisant la même diligence, se rencontreront à quelques lieues au dessous d'Ingolstadt, à peu près dans les environs de Kösching.

La Tactique décidera sur le terrain même, lequel des deux partis devra engager ou accepter le combat. Si des considérations stratégi-

ques influent sur les dispositions, l'armée qui préférera attendre l'attaque, sentira l'avantage de soutenir fortement son aile appuyée au Danube, et de refuser l'autre.

Le but principal de l'armée de l'Ouest en marchant à l'ennemi, doit être de l'écarter du défilé du Danube, et de se frayer la route sur Budweis; par conséquent tous ses efforts tendront à gagner Ratisbonne qui lui ouvre la communication directe avec le second objet de ses opérations, et de confiner son adversaire sur la ligne détournée de Schwarzenfeld.

Si l'armée de l'Est se décide à l'attaque; il lui importe de diriger ses forces sur l'aile gauche de l'ennemi, afin de le relancer vers Ulm et de le serrer contre le Danube. Elle le réduira par ce moyen à la communication la plus difficile, le forcera d'abandonner son premier objet d'opération en menaçant sa retraite, et gagnera la liberté de marcher au second.

Les dispositions offensives rédigées dans ce sens, donnent aux deux armées l'avantage de refuser l'aile, qui, selon toutes les probabilités, formera le point d'attaque de l'adversaire, et de se prémunir par cette manoeuvre contre toute opération inattendue qu'il tenteroit d'entreprendre. L'armée qui s'ébranle de Ratisbonne dans le dessein d'attaquer l'ennemi, trou-

vera d'autant moins d'inconvéniens à pousser son aile droite en avant, que sa gauche ainsi que la ville même, sont fortement protégées par les défilés de l'Altmuhl, de la Laber et de la Naab.

La difficulté de franchir ces trois défilés pourroit induire à croire, que les deux armées agiroient peut-être plus conséquemment en passant le Danube dès leur arrivée sur sa rive gauche, et en continuant leurs opérations sur la rive droite de ce fleuve; mais cette objection n'est qu'apparente quand on considère, que pour se porter sur le second objet d'opération, il faudroit repasser sur la gauche, et peut-être en présence de l'ennemi; ce qui rendroit le passage d'un fleuve aussi considérable que le Danube bien plus difficile que le trajet de ces trois ruisseaux, quelque pénible que soit d'ailleurs leurs accès. Le seul motif qui pourroit engager les armées à transporter leurs opérations sur le côté opposé du Danube, seroit, que l'une voulût éviter une bataille, et que l'autre suivît l'initiative de son mouvement pour la forcer de l'accepter sur la rive droite.

Si la bataille n'est point décisive, il faut en engager une seconde au plutôt, parce qu'on n'aura rien fait tant que l'ennemi tiendra le Danube. Mais si la victoire est complète, il faut

la poursuivre avec la plus grande vivacité, profiter de toutes les circonstances pour doubler ses succès, et ne donner aucun relâche à l'ennemi, jusqu'à ce qu'on soit le maître du second objet d'opération.

Il est rare qu'un général qui a eu le malheur d'éprouver une défaite, puisse disposer à son choix d'une ligne de retraite, et fixer la direction et l'ordre de sa marche. C'est ordinairement l'issue du combat qui dicte la loi. Forcé de couvrir le train, les pontons, les équipages, tout l'attirail de guerre qui encombre les chemins, et l'arrête à chaque pas, il n'est plus le maître de ses projets; tandis que le vainqueur, laissant derrière lui tout ce qui embarrasse la rapidité de ses mouvemens, usera de tous les avantages que lui donne la supériorité de l'offensive. Ces considérations doivent influer essentiellement sur le calcul des opérations, lorsqu'on compare et les chances de la retraite, et les résultats de la poursuite.

Le théâtre de la guerre indique trois directions différentes à l'armée qui se replie sur la base occidentale: le Danube, le Nécre et le Mein. Celle du Nécre est la plus favorable, parce qu'elle mène par la plus courte ligne à une bonne position derrière cette rivière, et que les montagnes peu accessibles de l'Alb fournissent

les moyens d'arrêter les progrès de l'ennemi, et l'obligent d'enfiler les mêmes chemins, par lesquels l'armée dirige sa retraite sans pouvoir la prévenir. Cependant, si le vainqueur après avoir repoussé l'aile gauche de son adversaire, se portoit sur la route de Nördlingen vers Gmund et menaçoit de gagner le Nécre avant-lui, l'armée de l'Ouest seroit réduite à l'alternative de se retirer sur le Danube, ou en longeant sa rive gauche par Ulm, ou en se repliant sur sa dtoite.

Dans le premier cas, des combats journaliers et un débordement continuel de son flanc gauche rendroient sa retraite très difficile, quoique la communication par le val d'enfer lui reste assurée, même si l'ennemi pénétroit par Ulm et Tubingen dans la vallée de la Kinzig. Dans le second cas, sa marche seroit moins inquiétée; mais quand on calcule le tems que l'armée perdroit à traverser le Danube, tandis que l'ennemi partant du même champ de bataille côtoyeroit sur la rive gauche sa retraite, il est facile de prévoir, qu'il gagneroit les devants et qu'il la préviendroit sur la seule communication qui lui reste par le val d'enfer.

On pourroit encore avancer, que l'armée vaincue feroit mieux de se retirer immédiate-

ment du champ de bataille sur la rive droite du Danube, en passant ce fleuve près d'Ingolstadt ou même par cette place; qu'elle s'épargneroit par ce moyen le risque d'être tournée sur son aile gauche; qu'en prenant position sur la rive droite, elle paralyseroit les mouvemens offensifs de son adversaire, en menaçant ses communications; qu'elle le forceroit à une nouvelle attaque en deça du fleuve, ce qu'elle éviteroit cependant par un second revirement, si elle le vouloit, etc. Toutes ces conjectures ne sont dignes d'attention que dans le cas, où l'armée en retraite auroit encore conservé assez de moyens, de forces et de mobilité, et que sa défaite n'eût pas tellement dégradé son moral et son physique, que l'adversaire, exalté par la victoire et par le sentiment de sa supériorité, ne pût, ou forcer avec audace le passage du Danube, ou masquer ses mouvemens, le traverser plus haut, et tomber sur les communications de l'armée défensive.

Une retraite vers le Mein, en rendant l'ennemi maître de tout le cours du Danube, lui livre la route qui conduit au second objet d'opération. En vain se flattera-t-on de pouvoir le contenir par des positions sur son flanc; l'ascendant que lui donnera le succès doublera la rapidité de ses mouvemens, et tranquille sur la

sûreté de ses communications par l'éloignement de son adversaire, il manoeuvrera avec confiance contre son aile droite, et le ramenera sur le Rhin en menaçant sa ligne de retraite. Une position de flanc derrière l'Altmuhl seroit peut-être la seule capable d'arrêter le vainqueur; mais ce ruisseau, en remontant de Pappenheim vers sa source, n'est plus d'aucune importance; et dans les environs d'Eichstädt, où sa direction et l'escarpement de ses bords le rendent plus utile, ce défilé est si près du champ de bataille, que son occupation entraîneroit immédiatement une nouvelle affaire, à laquelle l'armée vaincue ne voudra pas s'exposer.

La règle générale ne permet de dévier d'une ligne de retraite préméditée et sûre, que lorsqu'on a l'espoir, ou de joindre des renforts qui doivent être assez considérables pour rétablir l'équilibre, avant que l'ennemi ait eu le tems d'atteindre l'armée dans sa poursuite et de l'achever en détail; ou de gagner un point décisif et de s'y établir.

Le seul avantage que, sous de certains rapports, l'armée de l'Ouest ose se promettre d'une retraite vers le Mein, c'est qu'en traversant un pays où les chemins se croisent dans tous les sens, et détournant l'ennemi d'une marche directe vers la base occidentale, elle

trouvera peut-être plus de facilité à se réunir avec les renforts qu'elle attend.

Une armée sortie de la Bohème et battue devant Ingolstadt n'a que deux lignes de retraite : l'une sur Neumarkt, l'autre sur Ratisbonne. Si la défaite a été totale, elle risquera tout en cédant Ratisbonne, parce que l'ennemi prendra les devants sur toutes ses communications, et maître de Stadt-am-hof, menacera même de lui couper sa retraite vers Eger. Veut-elle pour sauver Ratisbonne prendre une position de flanc derrière l'Altmuhl ; une seule affaire malheureuse sur sa gauche, lui fera perdre toute liaison avec sa base d'opération. La retraite sur Ratisbonne est donc la moins dangereuse. Les défilés de l'Altmuhl, de la Laber et de la Naab, en arrêtant le vainqueur, laisseront à l'armée le tems de se recueillir, et le choix de se replier par Stadt-am-hof sur la Bohème, ou par Ratisbonne sur la rive droite du Danube.

Le premier parti mérite la préférence dans le cas où l'armée auroit beaucoup souffert, et qu'elle attendroit des renforts de ce côté. Les défilés de la Bohème gêneront la poursuite de l'ennemi, et peu de troupes suffiront pour lui disputer le passage. Lorsqu'elle aura dépassé la frontière, il dépendra de son chef de diriger sa marche sur Prague ou sur Budweis. Hors

des raisons particulières et s'il peut espérer de tenir sur ce dernier point, il devra préférer de s'y établir comme étant le plus essentiel. Mais si l'armée avoit essuyé des pertes trop considérables pour oser lui confier la défense de ce poste et de la position qui le couvre, il ne lui restera d'autre ressource que de se jeter dans Prague, et d'activer dans cette place tous les moyens qui pourront l'aider à reprendre promptement l'offensive. L'ennemi profitera peut-être de cette circonstance et marchera sur Budweis. Dans ce cas, l'armée renforcée par les secours qu'elle a pu tirer de Prague, formera un nouveau plan d'attaque, dont le but sera d'acculer son adversaire contre le Danube, en le poussant vers Linz, et de lui couper ses communications directes avec Ratisbonne, en refusant constamment l'aile gauche et portant la droite en avant.

Une bataille gagnée à la suite de cette manoeuvre, donnera à l'armée de l'Est la faculté de reprendre Ratisbonne par des marches forcées sur la route de Neumarkt, et d'inquiéter vivement la retraite de l'ennemi, qui dans l'intervalle aura eu de la peine à regagner l'Iser. Toutefois si ce dernier au lieu de marcher sur Budweis, s'étoit attaché à poursuivre son adversaire sur le chemin de Prague, et avoit pris

position en face de cette ville; l'armée reprendra l'offensive par l'attaque de cette position, et ne consultera dans cette entreprise que les règles de la Tactique; d'autant qu'il ne s'agit que d'un développement de colonnes qui débouchent d'un seul point, et de former une attaque en front sur l'ennemi qui couvre ses communications, et protège sa ligne de retraite. Dans ce cas-ci comme dans le précédent, la forteresse de Prague servira de point de ralliement et de refuge aux débris de l'armée, si elle avoit le malheur d'éprouver un nouveau revers.

Revenons maintenant à la supposition que l'armée de l'Est, après avoir effectué sa retraite sur Stadt-am-hof, puisse encore se mesurer avec l'ennemi, et n'ait point de secours à espérer de la Bohème: c'est alors que le passage du Danube à Ratisbonne, et une position sur la rive droite de ce fleuve lui deviendra plus utile, qu'une résistance prolongée sur la rive gauche. A moins de tout hasarder, l'ennemi n'osera point poursuivre son opération sur la Bohème; il sera forcé d'attaquer l'armée sur la rive droite, et comme il ne pourra pas espérer de s'ouvrir un passage sur le point occupé par son adversaire, il devra avoir recours à d'autres mesures et à des manoeuvres détournées, que l'armée déjouera peut-être en faisant la navette

une seconde fois. Dans tous les cas, elle gagnera du tems pour se refaire et pour se préparer des positions derrière l'Inn et l'Iser, afin d'arrêter l'ennemi jusqu'à l'arrivée des secours qui pourront lui venir de l'Autriche ou de la Hongrie. En dernier lieu, elle se repliera sur Linz et prendra sur la rive gauche une position qui en imposera autant à son adversaire que celle de Ratisbonne, et la rapprochera du centre de sa base.

L'ennemi ne pouvant rien entreprendre sur la route de Neumarkt, même après l'évacuation de Ratisbonne, sans craindre pour ses communications, aussi long-tems que l'armée tient les bords de l'Iser ou de l'Inn, devra nécessairement la suivre et chercher l'occasion d'engager un combat décisif pour la mettre hors d'état de lui nuire. Arrivé à une certaine hauteur, il ne dépendra plus de lui de surprendre Budweis en se portant sur la rive gauche; car n'ayant à cet effet que la ligne d'opération par Straubing et Cham, il s'en éloignera à mesure qu'il suivra la marche rétrograde de l'armée, et que celle-ci se rapprochera de Budweis par Linz.

Toutes ces combinaisons deviennent inutiles, quand l'armée décontenancée par ses revers, et affoiblie par ses pertes, n'en impose plus assez à l'ennemi pour l'assujettir à suivre

ses mouvemens, et quand le vainqueur, sentant l'effet de sa supériorité, se contente de la faire harceler par un corps détaché, et continue son opération sur l'objet principal qu'il trouvera sans défense, ou sans moyens suffisans pour lui résister.

Les observations que nous venons de faire, nous serviront de guide quand il s'agira d'appliquer les mêmes principes à des situations différentes.

La diversité des positions que les armées occupent au début de leurs opérations, ne change rien à l'importance des points et des lignes stratégiques qui dépendent de la disposition générale du théâtre de la guerre; mais elle fait naître d'autres combinaisons dans le calcul des événemens qui facilitent, ou qui arrêtent l'occupation de ces points et l'usage de ces lignes. L'analogie des circonstances et des considérations précédentes réglera notre plan de conduite, en supposant que l'ennemi se trouve en possession du premier, ou du second objet d'opération dès le commencement de la campagne.

Si l'armée de l'Est étoit parvenue à s'établir sur le Nécre avant que l'armée de l'Ouest se fût ébranlée de sa base; cette dernière ne s'occupera qu'à suivre telle opération qu'elle

croira la plus propre à nuire à son adversaire, et dirigera tous ses efforts vers ce but, sans nourrir d'inquiétude pour l'intégrité de sa base, assez forte par elle-même. Un mouvement offensif entre le Nécre et l'Enz, dans l'intention d'attaquer l'ennemi sur son front, s'il est à Heilbronn, et sur sa droite par Pforzheim et Besigheim, s'il a pris position à Stutgard, semble être le plus avantageux : le Nécre et les montagnes fourrées de l'Odenwäld d'un côté, la crête des hauteurs qui s'étendent de Frendenstadt à Pforzheim de l'antre, couvrent la ligne de retraite et les communications, sans gêner la liberté de manoeuvrer sur les différentes routes qui traversent le pays intermédiaire.

Si l'armée de l'Ouest avoit le bonheur de forcer l'ennemi à une retraite par sa gauche vers Esslingen, ou mieux encore vers Tubingen, elle gagneroit les chemins convenables pour intercepter ses communications dans la vallée du Danube. Une attaque dirigée sur ces points contre l'aile gauche des positions ennemies seroit moins avantageuse, parce qu'indépendamment de la difficulté du terrain la retraite, en cas de revers, ne pourroit avoir lieu que par la mauvaise route de Frendenstadt à travers les montagnes.

Les lignes d'opération collatérales entre

Brisac et la Rench, et celles entre le Nécre et le Mein, ne remplissent pas le même but: on ne peut avancer sur aucune de ces lignes au-delà de la transversale tirée de Möskirch sur Miltenberg, sans exposer ses communications, tant que l'ennemi garde le Nécre; et plutard il faudra bien se décider à l'attaquer, peut-être sous des rapports moins favorables; car une simple manoeuvre de l'armée de l'Ouest; du côté du Mein ou sur la rive droite du Danube, peut tout au plus engager l'ennemi à faire un mouvement rétrograde, tandis qu'une bataille gagnée sur le Nécre lui ravira tout d'un coup les moyens d'arrêter les opérations de l'armée, et l'empêchera peut-être par ses suites à regagner le Danube.

Lorsqu'il s'agit de déposter l'armée de l'Est de son premier objet d'opération, les mêmes considérations s'opposent à tout mouvement offensif, partant des extrémités de la base et dirigé sur un point, qui, trop éloigné, ne pourroit être atteint qu'en dépassant la position ennemie. La ligne de Canstadt sur Gmund, malgré le trajet difficile des montagnes de l'Alb, sera toujours la plus recommandable; parce qu'elle couvre immédiatement le chemin de la retraite que l'ennemi ne peut intercepter sans

détours, et sans livrer lui-même ses propres communications.

Quoique la règle générale ordonne de ne jamais fonder le calcul des opérations sur l'incapacité, ou sur les fausses mesures de son adversaire ; les prises qu'il donne dans la suite des événemens autorisent quelquefois à dévier de ce principe et du calcul prémédité. Il est permis par exemple, de choisir un but en arrière de la ligne ennemie et de diriger ses mouvemens immédiatement sur cet objet, lorsqu'on peut espérer d'enlever par-là les communications de son adversaire avant que, par ses positions aventurées ou défectueuses, il ne soit à même d'agir sur les nôtres. L'armée de l'Ouest pourroit se trouver dans ce cas, si profitant de la marche inconsidérée de son adversaire sur Ulm, elle dépassoit la gauche de la ligne transversale entre Memmingen et Ochsenfurth, et se dirigeoit en toute hâte sur Ratisbonne. Comme la distance d'Ochsenfurth à Ratisbonne est à peu près la même que d'Ulm à Ratisbonne, et d'Ulm à Ochsenfurth; il est possible que dans de certaines circonstances, cette armée pût gagner Ratisbonne avant que son adversaire posté à Ulm fût en état de la prévenir sur ce point, ou d'agir sur ses communications vers le Mein.

Pour atteindre le dernier objet d'opération sur la Moldau, la ligne de Ratisbonne par Neumark sur Budweis est la meilleure; bien entendu, que l'armée de l'Est soit absolument hors d'état de faire une diversion sur Ratisbonne, ou que l'armée offensive ait acquis la certitude de la rencontrer sur son chemin. Dès que le point central de la base orientale est emporté, et que l'ennemi a réussi de s'établir sur le second objet de ses opérations; l'armée de l'Est ne peut plus rien entreprendre sur lui que du côté de Prague.

L'attaque partant de Linz ou d'Enns deviendroit impossible, si pour l'ouvrir il falloit forcer le passage du Danube, et dans le cas qu'on pût le surprendre ou que l'on eût encore un pied sur la rive gauche, cette opération n'en seroit pas moins très-difficile et la retraite des plus hasardées. Tout autre mouvement offensif qui partiroit des cantons reculés de la Bohème, n'entre plus dans nos combinaisons, et son analise nous transporteroit au-delà des bornes du théâtre de la guerre.

En supposant que l'armée de l'Ouest eût occupé le défilé du Danube avant le commencement des hostilités; la première opération de l'armée de l'Est doit toujours être dirigée par Neumark sur Ratisbonne; parce que toutes les

combinaisons de ses progrès ultérieurs se lient à l'occupation de la rive gauche, et que l'ennemi ne peutêtre délogé de ce poste important que par la force ouverte: or, les difficultés d'une attaque sur Ratisbonne ne peuvent se comparer avec les avantages qui résultent de sa conquête; et la nécessité de s'en emparer, n'admet aucune alternative.

Les mêmes obstacles se présentent, lorsque l'armée de l'Est s'avance vers le second objet d'opération, pendant que l'ennemi tient le Nécre. Un mouvement sur les flancs de cette ligne défensive, en longeant le Danube, ou en se portant vers le Mein, compromettroit les communications de l'armée offensive, et la séparéroit du premier objet d'opération, sans inquiéter l'ennemi, qui ne désemparera pas de sa position; sa retraite lui étant assurée. Elle sera donc forcée de l'attaquer sur le front de sa ligne entre Heilbronn et Tubingen, et ne pourra la déloger qu'après un combat décisif.

Les lignes d'opération sont invariables; la Stratégie ne peut que les désigner: c'est dans l'usage qu'on en fait, et dans l'exécution même des plans de campagne, que l'on doit puiser les moyens de vaincre les difficultés et de faciliter les manoeuvres. Des marches rapides; des mouvemens qui étonnent sur des lignes qu'on veut

suivre, des démonstrations sur celles qu'on veut éviter, amènent le succès. Lorsque les armées sont séparées par le Danube, ou qu'elles occupent toutes deux de bonnes positions à cheval sur ce fleuve, ces moyens sont décisifs; c'est par eux qu'on parviendra tantôt à s'ouvrir un passage et à forcer le défilé du Danube, tantôt à dérober ses véritables projets à la pénétration de l'ennemi; à le surprendre sur une rive; à gagner son flanc; à le menacer d'un côté; à l'accabler de l'autre.

Il est dangereux de diriger ses opérations sur le second objet avant d'avoir occupé le premier. On n'oseroit le risquer que dans le cas d'une parfaite impuissance de son adversaire, ou lorsqu'on auroit la certitude d'arriver à un point qui lui défendît de se porter en avant. Mais encore il faudroit dans ce cas quitter sur le champ sa ligne d'opération, et se hâter de gagner le premier objet, si contre toute attente l'ennemi fesoit mine de s'en approcher. La ligne de Budweis sur Heilbronn peut donner lieu à cette chance. Une très-grande supériorité de forces peut bien autoriser quelquefois à masquer son mouvement, et à suivre le fil de ses opérations, ou bien à manoeuvrer dans le flanc et sur les derrières de son adversaire; mais ce cas est très-rare, et demande une telle abondance de

moyens, que l'ennemi, même en concentrant toutes ses troupes, ne puisse se mesurer avec le corps destiné à le tenir en respect. Cependant les suites d'une victoire étant plus promptes et plus décisives, l'excédant du nombre sera mieux employé à former une attaque de vive force.

Les ressources du parti le plus foible doivent être de gagner du tems, et d'éviter des batailles: des retraites mesurées; des défenses de postes; des chicanes de terrain; des reviremens de position; etc. voilà, pour ainsi dire, les armes dont il doit faire usage. Afin d'agir sur les communications de l'ennemi, et d'entraver ses opérations, il n'est pas toujours nécessaire de développer de grands moyens et de livrer des batailles: souvent l'adresse de profiter d'une fausse mesure, d'une ligne mal choisie, ou d'une communication exposée, répare le désavantage qui résulte de la disproportion du nombre. Mais quelles que soient les fautes que l'adversaire puisse commettre, on ne doit jamais se laisser séduire, à hasarder une entreprise qui compromettroit la sûreté de la retraite et des communications.

Si cependant tous ces moyens devenoient infructueux et laissoient le dernier objet qui doit décider du sort de la guerre, prêt à tomber

au pouvoir de l'ennemi ; si l'existence politique de l'état, et le salut de la patrie ne pouvoient s'obtenir que par le gain d'une bataille ; alors de si grands intérêts ne permettant plus d'hésiter, le calcul des forces devient inutile ; on brave les obstacles, on enfreint les règles de l'art, on s'attache au point décisif, on arrache la victoire, n'importe à quel prix : — on ne survit pas à la défaite.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉTABLISSEMENT DES MAGASINS.

Avant de s'engager dans le vaste champ des opérations de la guerre, il importe de préparer tous les moyens d'entrer en campagne, et de rendre les entreprises qu'on médite indépendantes des besoins physiques de l'armée. En conséquence le premier soin d'un général en chef, doit se porter sur l'établissement de ses magasins, sur leur conservation, et sur la sûreté de leur transport.

Les magasins comprennent en général tout ce qui sert à alimenter les troupes, et à les mettre en état de combattre, comme : vivres, fourages, caisses militaires, armes, munitions, attirails de guerre, effets d'habillement, hôpitaux, etc., etc.

Un plan d'opération calculé sur les ressources du pays où l'on porte ses armes est défectueux, en ce que, dépendant du hasard, les opérations sont subordonnées aux moyens de leur exécution: ce plan est en outre problématique, parce que les mouvemens des troupes, leur réunion en masse, leurs séjours dans des positions préméditées, reposent alors sur des combinaisons, qu'un ennemi, quoiqu'inférieur en forces, peut déconcerter en enlevant les subsistances, ou en ravageant le pays.

Le système de réquisitions a été introduit par les armées françoises pendant les guerres de la révolution; l'on ne peut disconvenir que ce système appuyé par les mesures violentes qu'elles se sont permises dans le tems de l'anarchie, n'ait puissamment contribué à nourrir leurs troupes nombreuses aux dépens des pays qu'elles ont envahis, et dans des contrées où elles n'avoient ni le tems, ni les moyens de former des magasins.

Au reste, ce système n'est pas de nouvelle invention, puisque dans toutes les guerres on a levé des contributions, des emprunts forcés, des livraisons extraordinaires etc.: mais on avoit pris jusqu'alors plus de mesure dans la répartition de ces impôts; on calculoit l'étendue et les ressources des provinces; et quand on

les forçoit à subvenir aux besoins des troupes en compensation des frais de guerre, c'étoit, ou pour remplacer les subsistances consommées, ou pour en acquérir des nouvelles. D'ailleurs, on ne s'approprioit ces ressources qu'après la conquête; au lieu que dans ces derniers tems, indépendamment de ce droit réservé au vainqueur, on a donné au système de réquisitions une activité plus étendue et plus expéditive, en mettant immédiatement à la disposition des troupes tout ce que la culture et l'industrie produisoient dans les pays envahis.

Cependant, si ces moyens arbitraires secondent les grandes entreprises, et favorisent surtout les mouvemens rapides des corps détachés, en diminuant l'embarras du train et le nombre des charrois; la nécessité d'établir des magasins et de les organiser suivant le plan des opérations n'en est pas moins indispensable.

Le système des réquisions, en dilapidant et en épuisant les ressources naturelles, ne peut avoir lieu que dans les pays ennemis, et convient mieux à une guerre d'invasion qu'à une guerre de position; car la spoliation des contrées qu'on ne fait qu'envahir, comme un torrent qui déborde, est moins préjudiciable à l'armée, que lorsque des séjours prolongés commandent de ménager les provisions du pays,

et de les accumuler dans les magasins de reserve sur des points prémédités. Ajoutons encore, que les opérations militaires s'étendent souvent sur des provinces dont le sol ingrat suffit à peine pour nourrir ses propres habitans; que la nature du théâtre de la guerre ne permettant pas toujours de faire entrer les armées dans le pays ennemi dès le commencement des hostilités, les secours de l'interieur déviennent alors indispensables; enfin que les besoins des troupes ne réclament pas uniquement les produits d'une terre fertile, mais qu'ils s'étendent aussi sur un grand nombre de ceux de l'industrie qu'on ne sauroit créer spontanément par des actes de violence.

En expliquant les raisons qui défendent de baser l'approvisionnement des troupes sur des moyens aussi précaires, nous reconnoissons cependant l'utilité des réquisitions, par lesquelles on peut remplacer la consommation journalière, amasser de nouvelles provisions, et réserver ses dépôts pour des besoins imprévus; mais ces mêmes considérations prouvent la nécessité d'établir des magasins sur des points stratégiques, dès qu'il importe d'assurer les subsistances de l'armée, sans trop fouler le pays.

S'il est vrai que toute ligne d'opération doit être protégée par les mouvemens et les posi-

tions de l'armée; il suit de ce principe, que les points les plus convenables à l'établissement des magasins se trouvent sur ces lignes; et comme ce sont elles qui servent de direction aux opérations offensives et rétrogrades ; elles désignent en même-tems les routes que doivent suivre les transports.

On n'entend cependant pas qu'il faille employer exclusivement un seul chemin pour le service des vivres et des approvisionnemens. La difficulté d'abriter des dépôts aussi considérables, et l'inconvénient d'encombrer par leur transport la ligne d'opération, demande le concours d'autres communications, également protégées par l'armée, et qui suivent la même direction: plus on en trouvera, et plus il sera facile de préparer les convois, et de faire arriver les subsistances à tems.

La position d'une armée ne couvre immédiatement que le terrain qu'elle occupe; mais elle protège toute l'étendue du pays, que l'ennemi ne peut enfreindre sans exposer sa ligne de retraite. Il résulte de cette observation, que les grands dépôts de vivres trouveront plus de sûreté à une certaine distance de l'armée, que dans le circuit de sa position, où elle ne peut admettre et protéger que les provisions de quelques jours. Par la même raison, la sûreté des

transports exige, que les communications qui leur sont assignées, se rapprochent progressivement de la ligne d'opération, et se concentrent enfin dans la position de l'armée. Le maximum de la distance, entre l'armée et ses magasins, entre la ligne d'opération et les communications latérales, dépend de l'influence que l'armée exerce sur les contrées environnantes, ainsi que de la confiance qu'elle a dans la faculté de les protéger.

Des forteresses permettent bien quelquefois d'établir les dépôts sur des points plus avancés, quand elles sont assez vastes pour les recevoir, et que leurs garnisons sont assez nombreuses pour protéger les convois; mais on doit être sûr de rester en relation avec elles, et le trajet de l'intérieur jusqu'à ces places ne doit être, ni trop long, ni trop exposé; car il est rare qu'une simple escorte puisse résister à des attaques sérieuses.

Les points stratégiques sont d'autant plus favorables à l'entassement des grands magasins, que, par le concours d'un plus grand nombre de communications qui se dirigent, se croisent, et se concentrent sur eux, ils facilitent les moyens d'accumuler les subsistances, et de les transporter à leur destination, si même des circonstances imprévues changoient la marche

des opérations. La possibilité d'un tel événement annonce la nécessité de ne jamais établir les magasins de reserve, que sur des points étroitement liés à la ligne d'opération par plusieurs chemins indépendans les uns des autres.

A mesure que l'armée avance ou recule dans ses opérations, les positions stratégiques qu'elle prend, changent ses relations avec le pays qu'elle parcourt, et amènent une nouvelle disposition dans le déplacement des magasins, qui doivent suivre les mouvemens des troupes, et assurer leur subsistance.

Pour développer ces principes, nous sup posons qu'une armée s'avance de la Moldau sur la Wernitz, en suivant la ligne d'opération qui conduit de Budweis par Neumark et Ratisbonne à Donawerth, et que l'ennemi soit assez éloigné pour que les grands dépôts de l'armée puissent être établis sur la base des opérations à l'époque des premiers rassemblemens.

Nous nous bornerons dans cet exemple, à marquer les emplacemens des magasins de réserve à une distance proportionnée de l'armée, sans entrer dans le dénombrement des dépôts intermédiaires, et des petits magasins destinés à la consommation de cinq, huit, ou dix jours, qui suivent l'armée dans ses positions. Il nous paroît aussi inutile de revenir sur l'ordonnance

des transports, mesure, que nous avons touchée dans nos observations précédentes; mais nous formerons un tableau de rapprochement entre les mouvemens de l'armée, et les déplacemens de la première ligne de ses magasins durant les différentes époques de l'opération supposée.

I. Epoque: L'armée marche de Budweis sur Klattau. Les magasins se trouvent à Prague, à Budweis et à Ufar-Linz.

II. Epoque: L'armée prend position à Klattau. On forme des magasins à Pilsen et à Horazdiowitz.

III. Epoque: L'armée s'avance sur Ratisbonne. On prépare des magasins à Waldmünchen, à Cham, et à Straubing.

IV. Epoque: L'armée arrive devant Ingolstadt. On établit des magasins à Stadt-am-hof et à Ratisbonne.

V. Epoque: L'armée occupe les bords de la Wernitz. Elle tire ses subsistances de Kupfenberg, de Kösching et de Vohburg.

On observera les mêmes rapprochemens en rétrogradant sur cette ligne:

I. Epoque: L'armée se retire de la Wernitz. On transporte les magssins à Stadt-amhof et à Ratisbonne.

II. Epoque: L'armée part d'Ingolstadt. Les

magasins vont à Waldmunchen, à Cham et à Straubing.

III. Epoque: L'armée quitte Ratisbonne. Les magasins se replient sur Pilsen, Horazdiowitz et Linz.

IV. Epoque: L'armée arrive à Klattau. Elle tire ses subsistances de Prague, de Budweis et d'Ufar-Linz.

En continuant sa retraite sur Budweis, l'armée seroit forcée d'évacuer les magasins de Prague, si les fortifications de cette place et le défilé presqu'impénétrable de la Moldau, qui couvre la communication entre Budweis et Prague, ne lui garantissoient la sûreté de ses dépôts dans cette ville.

CHAPITRE VIII.

SYSTÈME DE DÉFENSE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

Les points stratégiques décident du succès de la guerre en faveur de celui qui a sçu les conserver ou s'en rendre maître. Cependant, les meilleures positions ne suffisent pas pour garantir la possession de ces points essentiels, qui sont les boulevards de la sûreté d'un état. Un seul revers peut entrainer leur perte; le sort des armes est journalier. On doit donc avoir recours

à la fortification pour les mettre en état de résister aux plus grands efforts d'une puissance supérieure. Ces points élevés au rang de forteresses, forment la base de tout système de défense.

Le nombre, la force, la capacité des places, et l'ordre des tems à observer dans leur construction, dépendent de la quantité et de l'importance des points stratégiques, qui sont nécessaires à la sûreté des opérations offensives et défensives.

Si leur but est de défendre la clef d'une province, de décider du sort d'une campagne, ou de couvrir les objets d'opération de l'agresseur; elles ne pourront le remplir, qu'en étant à même par leur étendue, par le développement de leurs moyens, et par le nombre de leurs défenseurs, d'occuper et détourner une grande partie des forces ennemies. Le calcul de l'art évalue la durée de leur résistance.

Si elles ne doivent servir qu'à couvrir une partie des frontières, à protéger une ligne d'opération, un point stratégique, un débouché essentiel, ou un passage important; si elles ne font que contribuer à la défense du pays en arrêtant les progrès de l'ennemi, en appuyant une position défensive, ou en assurant les communications des forteresses principales; leur force doit être proportionnée à leur utilité secondaire.

Les garnisons trop nombreuses consomment les vivres, affoiblissent l'armée, et la mettent hors d'état de tenir la campagne. Elles ne sont avantageuses, que lorsque la situation topographique de ces places favorise des sorties vigoureuses, et permet d'intercepter les lignes d'opération de l'ennemi. Hors ce cas, elles doivent être bornées au nombre requis pour la défense de leur poste.

Les points stratégiques fortifiés se partagent en quatre classes différentes, suivant l'usage qu'on leur destine : forteresses du premier rang avec 12000 hommes de garnison et plus. Forteresses du second rang de 6 à 12000 hommes. Forteresses du troisième rang de 3 à 6000. Forteresses du quatrième rang ou forts, avec la quantité d'hommes nécessaires pour repousser une attaque de vive force, et pour battre de leur feu les approches des assaillans.

Les forteresses du premier rang sont d'une utilité décisive et générale contre tout ennemi, et de quel côté qu'il agisse. Aucune autre mesure ne pouvant suppléer à leur défaut, rien ne doit arrêter leur construction, et toutes les forces de l'état doivent concourir à leur défense.

Après avoir établi ces premiers soutiens de l'indépendance nationale, on passe à la construction des places moins essentielles, et on

suit l'ordre de leur importance stratégique, en observant une juste proportion entre leur nombre, leur capacité, et les forces que l'état peut employer à leur défense, sans épuiser l'armée qui tient la campagne.

Tout état doit avoir au moins une place de guerre qui protège le dépôt central de ses ressources; elle doit être la clef de son existence politique. Tant que cette place résiste, l'ennemi ne peut faire que des invasions passagères, et les coups qu'il portera au corps de la nation, ne sont pas irréparables.

Un système de défense basé sur un cordon de forteresses qui couvrent les différentes lignes d'opération, et qui garantissent l'inviolabilité du tout, en protégeant ses parties, ne convient que lorsque la population entière, militairement organisée, concoure à la défense des points fortifiés; ces deux mesures inséparables sont devenues de nos jours d'une nécessité absolue à l'attitude d'une nation indépendante. Quand l'armée seule doit veiller à la sureté du pays, en formant les garnisons d'un double ou triple rang de forteresses; elle est hors d'état de résister aux masses ennemies qui franchissent cette barrière; et quand elle seule doit travailler au salut de la patrie sur un théâtre ouvert et accessible partout, le système de défense change

totalement de face, puisque les forces actives de l'armée doivent alors supléer par des opérations stratégiques, au défaut d'une frontière naturelle et fortifiée.

L'exemple suivant d'une armée, qui auroit l'Enns, la Moldau, et l'Elbe pour base de ses opérations, qui se seroit emparée de tout le théâtre de la guerre, et qui se trouveroit dans le cas d'assurer sa conquête par des postes fortifiés, nous aidera à faire l'application des principes de la Stratégie au choix des points qui remplissent cet objet. Notre but n'est pas d'ébaucher un système de défense pour mettre les frontières d'un pays à l'abri de toute infraction; mais de donner à l'armée agissante la plus grande faculté manoeuvrière, de lui préparer des points d'appui, de protéger ses communications, de lui garantir par des places de guerre respectables la sûreté de ses objets d'opération, de lever tous les obstacles qui gênent ses mouvemens, enfin de la mettre à même de déconcerter les projets de l'ennemi, de profiter de ses fautes, et de le punir de toute entreprise hasardée.

Le tableau d'un tel projet de défense nous ramènera aux observations précédentes, en récapitulant les points et les lignes stratégiques du théâtre de guerre supposé; et afin de

régler les résultats de nos combinaisons sur les causes qui les produisent, nous classerons les forteresses selon le dégré de leur importance et dans l'ordre prémédité de leur construction.

I. *Sur la base des opérations:* *)

Enns, forteresse du premier rang.

Budweis, du second. Quoique Budweis semble réclamer la préférence comme dernier objet des opérations ennemies; le point d'Enns demande un plus grand développement de moyens et de forces; parce qu'en fermant les deux rives du Danube, son influence s'étend sur la base entière et la flanque dans toute sa longueur; au lieu que Budweis n'en protège qu'une partie, et n'est important que par la réunion de plusieurs communications, et comme point intermédiaire entre les deux places capitales de Prague et d'Enns.

Un fort sur la rive gauche du Danube *vis-à-vis de Linz* pour défendre le passage du fleuve, et les routes qui conduisent à Budweis et à Mauthausen.

II. *Pour défendre le premier objet d'opération:*

*) Il est entendu, que les ouvrages de toutes les places situées sur les bords d'une rivière, doivent s'étendre sur les deux rives, et couvrir les ponts qu'elles renferment dans leur enceinte.

Ratisbonne, place du premier rang. C'est la clef du théâtre de la guerre.

Ulm, forteresse du second rang, point de réunion de tous les chemins qui descendent des montagnes de l'Alb et du Danube supérieur.

Ingolstadt, du troisième rang, place intermédiaire entre les deux précédentes, et point central de différentes communications essentielles.

III. *Pour défendre le second objet d'opération :*

Heilbronn, forteresse du premier rang; elle domine toutes les routes qui viennent du Mein, du Nécre et du Rhin, et prépare des diversions importantes contre l'ennemi, qui du Mein se dirigeroit vers le Danube.

Une forteresse du troisième rang *entre Canstadt et Eslingen*, pour protéger à la fois le passage du Nécre, le chemin qui conduit de Heilbronn à Tubingen et les communications avec le Danube par Schorndorff et Blochingen.

Les forteresses que nous venons de proposer, semblent donner à la base et aux deux objets d'opération une force intérieure, capable de soutenir leur indépendance; mais les meilleures places succombent, quand elles restent long-tems isolées, et qu'un trop grand éloignement et des obstacles naturels empêchent l'armée de les débloquer. Cette considération impor-

tante invite à une seconde mesure, non moins essentielle : c'est de fortifier d'autres points stratégiques, qui protègent les communications avec ces places, et empêchent l'ennemi de s'établir entre les objets d'opération. Telles sont:

IV. *Pour assurer les communications entre la base et le premier objet d'opération:*

Klattau, forteresse du troisième rang, utile pour garder les débouchés du Böhmerwald, et les chemins de Neumark et de Klentsch.

Passau, forteresse du second rang, qui lie les deux rives du Danube, domine la navigation de ce fleuve et couvre un pont sur l'Inn. Si plutard on réalisoit le projet d'ouvrir les communications sur la rive gauche du Danube avec la Bohème, et de percer des chemins sur Ratisbonne, Cham et Linz, Passau déviendroit un point trop essentiel pour ne pas être élevé au premier rang des forteresses.

Une tête de pont à Ebersberg, pour protéger le passage de la Traun.

V. *Pour traverser les lignes d'opération de l'ennemi qui le conduisent du Mein au Danube:*

Wurzburg, place du second rang qui commande le Mein et arrête l'ennemi, si, favorisé par les circonstances et par une grande supériorité, il s'avisoit de tourner les forteresses

du Nécre et du Danube supérieur pour attaquer Ratisbonne, dans l'espoir d'isoler les premières et d'accélérer leur rédition.

VI. *Pour renforcer les positions essentielles*:

Une tête de pont à Theyn, le seul passage accessible de la Moldau, entre Budweis et Prague.

Steier, forteresse du troisième rang, servant d'appui à l'extrémité de la base d'opération, et de tête de pont sur l'Enns.

Amberg, place du second rang au centre des communications entre la Bohème, la Bavière et la Franconie: elle couvre l'aile droite de l'armée à cheval sur le Danube.

Landshut, forteresse du troisième rang protège la gauche de la même position.

Miltenberg et *Möskirch*, la première du troisième, l'autre du second rang, également destinées à couvrir les flancs de l'armée, lorsque celle-ci occupe le second objet de ses opérations.

Les forteresses qui défendent les objets d'opération, arrêtent l'ennemi et l'engagent souvent à diriger ses entreprises sur des points moins essentiels. Celles qui protègent les lignes d'opération doivent être emportées, ou bien, elles forcent l'adversaire à suivre des directions moins avantageuses et plus hasardées.

Un système de défense basé sur des principes stratégiques, garantit la sûreté de l'état de toute atteinte, de toute surprise, de tout asservissement. L'ennemi arrêté à chaque pas, s'épuisera en efforts, et perdra son tems avant d'arriver à un but, dont les résultats ne seront que précaires. Les revers de l'armée n'entraineront point alors la dissolution de l'Etat, et ne lui dicteront pas la cruelle alternative, ou de subir la loi du vainqueur, ou d'être effacé de la liste des puissances.

CONCLUSION.

Le résumé de cet ouvrage nous apprend, que le terrain produit les points décisifs du théâtre de la guerre, et que ces points sont invariables comme lui. Tous les autres élémens d'un système d'opération changent selon la diversité des conjonctures, dépendent d'une influence étrangère, et sont mus par des ressorts conventionnels. Un examen réflechi, suivi du calcul stratégique, nous guide dans la découverte des premiers, et nous aide à organiser les seconds.

L'histoire militaire nous enseigne par des comparaisons, l'art de ne jamais dévier des principes de la Stratégie, quel que soit d'ailleurs l'enchainement des circonstances. Elle nous prouve par les résultats dont elle nous rend

compte, la justesse du discernement qu'on a mis dans le choix des objets d'opération, et nous mène d'un pas assuré sur le chemin qu'a frayé l'expérience.

En ouvrant les annales de la guerre, on trouvera que depuis les invasions de la Germanie par les Romains jusqu'au commencement du XIX siècle, le défilé du Danube a toujours été la clef du pays. On s'est continuellement battu sur les rives de ce fleuve, et la conquête de son bassin a toujours décidé du sort de la guerre.

En 1796. deux armées françoises supérieures en nombre pénétrèrent jusqu'à Munich et Amberg; les Autrichiens gardèrent Ingolstadt et Ratisbonne, et l'ennemi fut ramené sur la rive gauche du Rhin.

Les victoires de Moreau en 1800. n'eurent des suites importantes, que lorsqu'il eût éloigné son adversaire du Danube.

Dans la guerre de 1805. la campagne se termina en faveur des françois, dès qu'ils furent maîtres du défilé de ce fleuve.

Napoléon en 1809. se fraya le chemin à d'autres succès par la conquête de Ratisbonne. Forcé de s'arrêter, tant que son ennemi resta en possession de la rive gauche du Danube, il ne parvint à de grands résultats qu'après l'en avoir déposté.

FIN DU TOME PREMIER.